



LUIS GARCÍA MONTERO

CHAMBRE À PART

NURIA RODRÍGUEZ LÁZARO (ED)

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

LUIS GARCÍA MONTERO

CHAMBRE À PART

1994

PRIX LOEWE DE POÉSIE

PRIX NATIONAL DE LITTÉRATURE



LUIS GARCÍA MONTERO

CHAMBRE À PART

Édition de Nuria Rodríguez Lázaro

Traduction de Joaquín Albarracín de la Rosa, Samantha Christ,
Philippine Chuffart, Joy Courret, Gilles Del Vecchio, Emmanuel Koffi,
Manon Larraufie, Clara Lecadre, Noemí Mendarozqueta,
Joy Paillocher, Nuria Rodríguez Lázaro, Aurore Sasportes,
Barbara Seray

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

Luis García Montero, Chambre à part
Collection Ordenado Paraíso, Vol. VI
Première édition : Mars 2025

Ouvrage publié avec le soutien de l'Université Bordeaux Montaigne

E.R.P.I.L.

Équipe de Recherche sur la Préhis-Éthique et Latino-américaine

 **ameriber**
Amerique latine, Pays ibériques
EA3556

 **Université
BORDEAUX
MONTAIGNE**

Imagin de couverture :
Luis García Montero

© Luis García Montero, 2025

© Les traducteurs, 2025

© Éditions Orbis Tertius, 2025

Tous droits réservés.

Toute utilisation ou reproduction,
en tout ou en partie, sous quelque forme que ce soit,
est interdite sans le consentement écrit de l'éditeur.

ISBN : 978-2-36783-481-8

ISSN : 3002-1006

info@editionorbistertius.com

www.editionorbistertius.com

Imprimé sur les presses de Dicolorgroupe
Saint-Apollinaire, Bourgogne, France

ORDENADO PARAÍSO

Cette collection se propose d'offrir au lecteur un instrument de diffusion permettant d'accéder à l'œuvre poétique d'auteurs essentiellement espagnols et hispano-américains ainsi qu'aux travaux critiques que cette production inspire. Dans cette perspective, la collection « Ordenado Paraíso » réunit essais, monographies, actes de colloques, éditions critiques, traductions. La spécificité du genre poétique justifie que la collection soit exclusivement consacrée à la poésie. La poésie nous accompagne tout au long de la vie. Cela commence très tôt avec les berceuses. Les chansons populaires accompagnent le travail en extérieur. Le jeune élève prend plaisir à réciter son poème. Le lecteur adulte se plaît à déceler les effets de rythme et les sonorités. L'engagement social se transmet par des textes versifiés. Il en va de même de l'idéologie politique. Les histoires d'amour apprécient de venir se lover dans le doux écrin que sont les strophes. Les siècles s'enchaînent et la poésie perdure et se régénère.

En poésie tout est question de sensibilité. La tonalité d'un texte, son chromatisme, sa tessiture, la gamme thématique qu'il recouvre, autant d'éléments qui séduisent l'oreille, qui captivent et font vibrer. La magie des mots, des sons, des rythmes transforme l'auteur en compositeur d'une symphonie savamment orchestrée et dont « Ordenado Paraíso » sera la partition parfaitement réglée. De la musique avant toute chose... Place au concert !



ORDENADO PARAÍSO

DIRECTION

Juan Antonio GONZÁLEZ IGLESIAS
Nuria RODRÍGUEZ LÁZARO

COMITÉ ÉDITORIAL

Guillermo CARNERO (Universidad de Valencia)
Luisa CASTRO (Poète)
Pedro CONDE PARRADO (Universidad de Valladolid)
Maria D'AGOSTINO (Università Suor Orsola Benincasa, Naples)
Gilles DEL VECCHIO (Université Jean Monnet, Saint-Étienne)
Luis GARCÍA MONTERO (Poète)
Paul-Henri GIRAUD (Université de Lille)
Marta LACOMBA (Université Bordeaux Montaigne)
Aurora LUQUE (Poète)
Francisca NOGUEROL (Universidad de Salamanca)
Jesús PONCE CÁRDENAS (Universidad Complutense de Madrid)
Ada SALAS (Poète)
Jaime SILES (Universidad de Valencia)

CHAMBRE À PART (1994)
DE LUIS GARCÍA MONTERO
OU L'ÉCRITURE DU *TEMPUS FUGIT*
DANS UN DISCOURS POÉTIQUE AMOUREUX ULTRACONTEMPORAIN

Nuria Rodríguez Lázaro

LUIS GARCÍA MONTERO,
CHEF DE FILE DE *L'AUTRE SENTIMENTALITÉ*

Au début des années 80, un groupe de jeunes poètes de Grenade valide le concept de *l'autre sentimentalité*, afin de rendre compte d'une nouvelle modalité d'expression des sentiments en poésie. À l'opposé de la poésie du silence, ces poètes, également appelés poètes « de l'expérience », proposent une vision absolument lucide du genre littéraire qu'ils cultivent : la poésie, tout comme le roman ou le théâtre, est fiction. Au sein de ce groupe se démarque Luis García Montero (1958) dont nous publions une édition bilingue du recueil *Chambre à part* (1994) à l'intention du lecteur français non hispanophone.

Qui parle dans les poèmes de Luis García Montero ? Il s'agit d'un sujet lyrique surexposé — que ce soit par le biais des pronoms ou des verbes conjugués à la première personne du singulier—, un je complètement ancré dans son époque, qui vit dans un univers peuplé de taxis, d'aéroports, de bars, qui mange, qui boit, qui tombe amoureux de jeunes filles ordinaires, qui dort et se lève tous les matins pour se rendre au travail, comme en témoigne l'exemple qui suit :

Tel un coq strident
le téléphone me réveille.
Deux heures du matin. Des nouvelles de toi.

ou encore :

Cette ville m'invite à te désirer.
Je vois ses maisons rouges à l'aube,
et elles ressemblent à des bouteilles alignées

sur le comptoir d'un bar,
forêts où l'on peut vivre
de verre en verre.¹

Le bruit de la ville contemporaine s'impose avec force : « strident », « téléphone », « comptoir de bar », et le point d'ancrage spatio-temporel est spécifié : « deux heures du matin », « cette ville », « un bar ». À l'opposé d'un tel décor, les poètes du silence revendiquaient une posture hors de ce monde, celle d'une entité qui n'a rien à partager avec les hommes, pas même le langage. Rien de nouveau sous le soleil : pensons à la célèbre formule « À la minorité, pour toujours » de Juan Ramón Jiménez ainsi qu'à la réponse de Blas de Otero « À l'immense majorité » ; autrement dit, pensons à la quête d'évasion moderniste et à la poésie engagée des années 50 axée sur les injustices et la souffrance humaine. Cependant, aussi surprenant que cela puisse paraître, les poètes de l'expérience, qui vivent et reproduisent le monde qui les entoure, seront qualifiés d'imposteurs, alors que les poètes du silence seront perçus comme les défenseurs de la vérité intrinsèque du genre poétique. Revenons un instant à la question antérieure — qui parle dans le poème ? — et soulignons un autre paradoxe entre les deux courants poétiques, celui du silence et celui de l'expérience. En effet, contrairement à ce que nous pourrions penser au regard de ce qui vient d'être dit, les poètes de l'expérience — García Montero, Felipe Benítez Reyes, Carlos Marzal, entre autres, les poètes « réalistes » —, assument et revendiquent la nature profondément fictionnelle de leur discours poétique. « La poésie est fiction », affirme et réaffirme depuis les années 80 García Montero², ce à quoi répondit Antonio Gamoneda, proche des poètes du silence, à l'occasion du discours prononcé lorsque lui fut remis le prix Cervantès : « La poésie est vérité ». Gamoneda

1 Luis García Montero, “XII. Como un gallo estridente” y “XVII. Esta ciudad me invita a desearse”, *Diario cómplice*, in *Poesía completa (1980-2017)*, Madrid, Austral, p. 181 y 186.

2 Cf. par exemple, Luis García Montero, *La casa del jacobino*, Madrid, Hiperión, 2003, p. 41-68.

expliquait, en effet, comment un élément vital, biographique, avait donné lieu dans son cas à un type déterminé de poésie, et il refusait d'envisager que le poète puisse être un usurpateur :

Quelque chose, au-delà de quelque circonstance ou raison que ce soit, [...] a conditionné ma vie et mon écriture. Je veux parler de la pauvreté. [...] Je suis issu de la pénurie et du travail aliénant. Mes sources, pour ce qui relève de la connaissance, de l'éveil de ma sensibilité et de la purification de la conscience, proviennent, permettez-moi de le dire crument, d'un milieu modeste.³

Il ajoutait par la suite en faisant clairement allusion à la phrase de García Montero :

[...] je prends mes distances, tout à la fois, vis-à-vis de cette vaste option stylistique, et de ce réalisme purement informatif que l'on dit « clair » ou « normalisé ».

Du côté de la critique, Álvaro Uribe, romancier et essayiste mexicain, se moquait ouvertement dans *Caractères* des poètes du silence, creusant ainsi le fossé qui sépare les deux courants poétiques en vigueur en Espagne lorsque Luis García Montero commence à publier. Dans son essai, Álvaro Uribe dépeint des personnages archétypaux, prototypiques ou simplement typiques du milieu littéraire, et dit ce qui suit sur le poète du silence qu'il rattache à la vérité :

[...] Le poète silencieux. [...] l'épithète pourrait suggérer que l'individu en question est silencieux, et en réalité, c'est tout le contraire. Le poète du silence se caractérise par sa tendance à être bavard. Combien de mots, combien de phrases, combien de paragraphes, combien de pages employait-il à parler de ce qui, selon ses propres certitudes ou convictions, ne peut être dit. La véritable poésie (selon ce qu'il proclame verbeusement dans des

3 http://www.bne.es/es/AreaPrensa/noticias2012/docs/discurso_gamoneda.pdf. Consultado el 14 de abril de 2020.

articles, des essais et des présentations de livres, et selon ce qu'il répète jusqu'à l'ennui dans des conversations intimes) culmine dans le silence.⁴

Si nous nous éloignons du territoire hispanique et si nous nous référons à la critique littéraire internationale la plus influente des cinquante dernières années, nous trouvons un affrontement similaire autour de la question de la place de l'auteur. En effet, en 1969, Michel Foucault prononçait une conférence intitulée « Qu'est-ce qu'un auteur ? » à la Société Française de Philosophie. Un an auparavant, dans le contexte chaotique et contestataire de l'année 1968 en France, Roland Barthes publiait son polémique article « La mort de l'auteur ». Les deux textes représentent la théorie littéraire qui allait dominer dans les années 70, connue sous l'appellation de poststructuralisme ou de déconstruction, et qui s'opposait essentiellement à la vision naïve de la littérature comme simple résultat, plus ou moins esthétique, des expériences de l'auteur, en vigueur tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e. Trente ans plus tard, en l'an 2000, le critique américain Harold Bloom se moquait dans *Comment lire et pourquoi* des notions de « sujet poétique », « voix poétique », « voix poématique », « je lyrique », etc., concluant que le *je* de tout texte n'est ni plus ni moins que l'auteur de celui-ci.

LE RECUEIL CHAMBRE À PART

ET LE DISCOURS POÉTIQUE AMOUREUX DE LUIS GARCÍA MONTERO

Revenons à Luis García Montero. Le thème amoureux est extrêmement fréquent dans son œuvre poétique, et ce à tel point que plusieurs critiques, comme José Carlos Mainer, l'ont comparée à celle de Pedro Salinas, le grand poète de l'amour de la Génération de 27. (Mainer 2018: 18). Les quatre livres essentiels, si nous nous nous en tenons au discours amoureux, sont *Journal complice* (1987),

4 <https://barbarieilustrada.wordpress.com/2019/09/21/caracteres-el-critico-y-el-poeta-del-silencio/>. Consulté le 7 décembre.

Chambre à part (1994), *Complètement vendredi* (1998) et *Vue basse* (2008). À cette liste s'ajoute le dernier recueil de poèmes de l'auteur, terriblement émouvant, *Un an et trois mois* (2022), écrit au cours de la convalescence de son épouse, Almudena Grandes. L'aspect fondamental du discours amoureux de García Montero, s'il fallait n'en retenir qu'un, serait la grande préoccupation par rapport au temps qui passe, ce qui implique la présence fréquente de *topoi* classiques revisités, comme le *Tempus fugit*, le *Collige, virgo, rosas* et le *Carpe diem*.

Si nous considérons l'œuvre du poète jusqu'à *Chambre à part*, nous observons que le discours amoureux est présent depuis le début de l'itinéraire poétique de notre auteur. En effet, dans le premier recueil, *Poèmes de Tristia* (1982), écrit avec Álvaro Salvador, signé Álvaro Montero, les bases du discours amoureux de Luis García Montero sont déjà posées et constituent une sorte de manifeste de la poésie de l'expérience ou de l'autre sentimentalité. La bien-aimée est une femme de la nuit, et l'alcool est mentionné lors de presque toutes les rencontres. L'amour est associé au monde du spectacle et de la magie, et l'érotisme y est clairement notifié ; des termes comme nudité, désir, baisers, draps ou luxure sont fréquemment répétés. Dans ce premier livre apparaît déjà un trait qui sera préservé tout au long de l'œuvre de García Montero, à savoir la préoccupation par rapport au temps qui passe. Ainsi, le présent et le passé se fondent dans des poèmes comme « Mille fois merci », « Aventure dans la ville close » ou « Chanson d'anniversaire » (García Montero 2018: 48-49), où nous observons un évident désordre temporel. Il est donc clair qu'une véritable obsession pour l'âge s'installe au sein du recueil de poèmes que notre auteur écrit alors qu'il n'est âgé que de 24 ans. Le passé, les souvenirs, la mémoire, envahissent toutes les pages d'un recueil composé par un très jeune auteur. Le bref poème « *Ars amandi* » inscrit par son titre cette poésie dans le concept ovidien de l'amour, c'est-à-dire, celui de l'hédonisme, de la quête du plaisir. Cependant, dans l'« *Ars amandi* » de García Montero, le plaisir est subordonné à la conscience du temps qui s'écoule : « Dans l'attente sombre du temps / il s'agit simplement de t'avoir / me sentant la peau sur la terre. » (García Montero 2018 : 50). Le recueil se ferme sur le poème « Viens, je t'offrirai Grenade, mon amour », un texte qui annonce une rupture amoureuse où les souvenirs refont

surface et où le temps qui passe s'impose à nouveau comme thème récurrent :

Viens,
je te montrerai Grenade, mon amour,
remplie de toi,
et nous déposerons ensemble
sur chaque cadavre une dernière larme
au sourire distant,
découverte à l'ombre
qui semble dire adieu.
Cet adieu prolongé, mon amour, que tu suggères.
(García Montero 2018: 59)

Le jardin étranger, de 1983, est à nouveau un livre imprégné de passé, de souvenirs, qui remontent maintenant jusqu'à l'enfance. Dans la section « Les jours de pluie », une vision pessimiste du temps et de l'amour émerge, et nous lisons des vers tels que « Il est tard » (García Montero 2018: 98), ou « Le temps nous étreint faiblement les jambes » (García Montero 2018: 100). Parallèlement à l'inquiétude face au temps qui passe, dans ce deuxième recueil de poèmes apparaît un autre thème clé qui s'imposera tout au long de la production de notre auteur : le simulacre, la fiction, la vie comme un jeu dramatique, les hommes comme acteurs d'une œuvre absurde. Dans les vers qui suivent tirés du poème « Pour nous donner un nom (1941) », nous pouvons lire :

Peut-être
était-ce aussi une façon de contre-attaquer
de feindre le bonheur
d'être fictivement amoureux [...]
(García Montero 2018: 73)

Dans un autre poème au titre significatif, « Reprise », la vie et l'amour sont de nouveau comparés à un théâtre, et des mots tels que théâtre, projecteurs, fiction, cinémas, scène, rôles, rideau surgissent dans le texte.

Dans *Journal complice*, troisième recueil de poèmes, de 1987, un *je* transi d'amour raconte les péripéties d'une histoire amoureuse, mais contrairement au sujet poétique de la poésie amoureuse de Pedro Salinas, il s'agit d'un *je* immergé dans une ville désincarnée, saturée de feux tricolores, de taxis, de vitrines, qui appelle inlassablement la femme aimée et qui la sollicite en permanence. Si dans les *Sonnets de l'amour obscur* de Lorca, le poète demandait à son amour de lui écrire, le *je* poétique de *Journal complice* demande sans cesse à sa bien-aimée de l'appeler au téléphone. En effet, dès le texte liminaire, « Invitation », nous découvrons cette supplique qui sera récurrente tout au long de l'œuvre : « Appelle-moi » (Call me). Ce *je* poétique affiche constamment son absolue dévotion à la femme aimée, et la vassalité propre à l'amour courtois est traduite en plein XX^e siècle par la situation d'un sujet amoureux en constante situation d'attente devant le téléphone, désireux que la dame se manifeste. Le lecteur découvre alors les célèbres vers : « Tu m'appelles, mon amour, je prends un taxi, / je traverse la réalité démesurée / de février pour te voir » (García Montero 2018: 128). Mais après quelques poèmes de célébration amoureuse arrive inexorablement le pressentiment de la fin de l'amour et de l'absence de la femme aimée, comme le montrent ces vers : « Toi, si disparue, / engloutie par la terre comme des pluies passagères » (García Montero 2018:146), ou ces autres vers d'un bref poème :

Je me réveille peut-être
 et quelqu'un
 aussi nu que moi à mes côtés,
 avec une solitude inattendue
 et un regard redevable de la nuit,
 me parle de toi,
 m'interroge sur l'histoire de ton absence.
 (García Montero 2018:147)

L'angoisse face à la fuite du temps se traduit donc dans *Journal complice* par la conviction de ce que l'histoire d'amour est linéaire et que, à l'image de la trilogie amoureuse de Pedro Salinas, elle s'articule autour d'un début exalté, d'un inquiétant pressentiment de rupture

et d'une longue lamentation finale face à l'absence de la femme aimée. Dans le quatrième recueil de poèmes de Luis García Montero, *Les fleurs du froid* (1991), nous découvrons une série de textes que le poète désigne par le mot « chanson », et une tristesse indéfinie, semblable au spleen de Baudelaire, s'installe dans des poèmes comme « Chanson sans personne » (García Montero 2018: 218) ou « Chanson sanctionnée » (García Montero 2018: 221). Désormais, la voix poétique rejette explicitement le thème amoureux, comme nous en faisons le constat dans les vers initiaux de « Chanson 19 heures » : Qui parle de l'amour ? J'ai froid / et je veux être décembre. (García Montero 2018 : 241).

En 1994, le recueil de poèmes *Chambre à part* se présente comme un voyage. En effet, le cadre temporel correspond à une période de vacances, comme le souligne le lexique : « voyage », « vacances », « hôtel ». Malgré ce cadre éminemment contemporain, le poids de la tradition poétique dans ce livre est indéniable, et des voix comme celles de Garcilaso, Neruda, Salinas, Gil de Biedma ou Cernuda imprègnent chaque texte. En réalité, la voix poétique parle essentiellement, encore une fois, du temps qui passe, et les vacances ne sont qu'un prétexte pour méditer sur le sens de la vie. Très souvent, nous assistons à une réflexion sur l'érosion que le temps peut produire sur la relation amoureuse, bien que parfois cette démarche débouche sur un paradoxe, comme par exemple dans les derniers vers du poème « Photographies voilées de la pluie » :

La vieillesse nous blesse, mais il est
plus difficile encore
de comprendre qu'on aime seulement
ce qui vieillit.
(García Montero 2018: 293)

Inlassablement, au fil des pages de ce livre, l'amour est associé à ce qui est soumis à l'usure, une idée invariablement liée à la thématique du voyage. Ainsi, nous lisons dans le poème intitulé « Les raisons du voyageur » : « Une fois, il prononça amour. » / Ses lèvres s'emplirent de cendre. » (García Montero 2018 : 289). Et le poème se referme sur ces vers :

Il sait qu'il a besoin
d'apprendre à vivre dans un autre âge,
un autre amour,
un autre temps.
Le temps de faire chambre à part.

Dans ce recueil de poèmes se déploie de nouveau, parallèlement à une vision de l'amour absolument contemporaine compte tenu du cadre temporel des poèmes, une affirmation constante de l'abandon total à la femme aimée, propre à l'amour courtois. Prenons pour exemple un beau texte, très bref, intitulé « Dédicace » :

Si un jour la vie te maltraite,
souviens-toi de moi,
car ne se lasse pas d'espérer
qui ne se lasse pas de te regarder.
(García Montero 2018: 317)

Cependant, cette totale soumission du vassal à sa dame se déroule dans un cadre très différent de celui des châteaux de l'Europe médiévale, comme le montre ce poème, bien que le titre et la structure même du texte évoquent la sorcellerie, les filtres d'amour et toutes sortes de conjurations propres à la Célestine. Il s'agit du poème « Chanson de sorcellerie » :

Seigneur camarade, Seigneur de la nuit,
fais que tourne vers moi son visage
celle qui ne voulut pas me regarder.
Que ses yeux me cherchent
intenses et bleus
derrière le comptoir.
Qu'elle demande mon nom
et qu'elle se rapproche doucement
pour me demander une cigarette.
Si elle préfère rester,
fais que tous partent
et que ce bar se dépeuple

afin de nous laisser seuls
 avec la chanson la plus lente.
 Si elle décide de partir,
 que la lune dispose
 sa lumière sur notre baiser
 et que les rues sachent
 aussi nous laisser seuls.
 Seigneur camarade, Seigneur de la nuit,
 fais que le coq ne chante pas
 sur les édifices,
 que le jour se fasse attendre
 et que tes ombres durent
 le temps nécessaire.
 Le temps qu'elle mettra à se décider.
 (García Montero 2018: 318)

Luis García Montero transforme cette expérience humaine en motif essentiel de sa poésie et même en moteur de sa création poétique. Si nous considérons le temps au regard de l'histoire de la littérature, nous pouvons constater que le discours amoureux de Luis García Montero navigue entre plusieurs eaux, car il est, d'une part, très lié aux *topoi* de la tradition poétique universelle et, d'autre part, immergé dans un cadre résolument contemporain. Tout au long de l'œuvre s'affirme une obsession, aux échos garcilassiens et cernuadiens, autour du temps qui s'écoule, d'où la présence écrasante de *topoi* comme le *Tempus fugit*, ou le *Collige, virgo, rosas*, y compris dans certains titres de poèmes comme « Non, ce n'est plus le moment » (*Les fleurs du froid*, 1991), les sections « À une autre époque » et « À un autre âge » de *Chambre à part* (1994), le poème « Le pouvoir fait vieillir » de ce même recueil, les poèmes « L'immortalité » et « La vieillesse », de *Complètement vendredi* (1998), la section « Quarantaine » (*L'intimité du serpent*, 2003) ou le poème intitulé « 1958 », qui est la date de naissance de l'auteur, ou encore dans un titre de recueil comme *Vue basse* (2008), « Essai autour de mes propres adieux » et « Épitaphe » dans *Porte close* (2011-2017). Considérons le poème « Premier jour de vacances » (*Chambre à part*) qui, malgré l'absence d'allusion au thème amoureux, nous semble un exemple

paradigmatique de cette version contemporaine que García Montero offre des *topoi* classiques qui abordent la fuite du temps.

PREMIER JOUR DE VACANCES

Je nageais dans la mer et il était très tard
à ce moment précis
où les lumières flottent comme les braises
d'un feu consumé
et que dans l'eau brûlent les questions,
les silences étranges.
J'avais décidé de nager jusqu'à la bouée
rouge, celle qui se cache comme le soleil
de l'autre côté des barques.
Très loin du rivage,
solitaire et perdu dans le crépuscule,
j'avançais dans la mer
et sentais la même inquiétude qui me trouble
lorsque j'avance dans un poème
ou dans une longue nuit d'amour inconnu.
Et soudain je la vis sur les eaux.
Une femme âgée,
d'une beauté fatiguée,
les cheveux blancs attachés,
s'approcha de moi en nageant
sereinement à la brasse.
Elle semblait venir de l'horizon.
Arrivée à ma hauteur,
elle s'arrêta un instant et me regarda dans les yeux :
je ne suis pas venue te chercher,
ce n'est pas encore à toi.
Je fus réveillé par le tumulte du marché
et le bruit d'une moto
qui traversait la rue désespérément.
C'était en pleine matinée,
le ciel était clair et ressemblait
à un drapeau vif

sur le mât d'août.
 Je descendis déjeuner sur la terrasse
 en bord de mer
 et contemplai l'agitation des gens,
 la mer comme un étang,
 les corps sous le soleil.
 Dans le journal
 le nom du noyé n'était pas le mien.
 (García Montero 2018: 313)

Le titre du poème expose d'emblée les coordonnées temporelles : les vacances estivales et, plus précisément, le premier jour de ces vacances. Le lecteur aborde donc la lecture du texte avec une idée très positive, très agréable : enfin, les vacances tant attendues sont arrivées. Cette première impression est confirmée par le début du poème : « je nageais dans la mer », mais rapidement, comme cela se produit à d'autres moments tout au long du texte, García Montero rompt ce que Gadamer et Heidegger appelaient « l'horizon d'attente » (Gadamer 1977, Heidegger 1927), car plusieurs aspects inquiétants commencent à surgir dans ce qui semblait être une scène de détente estivale. En effet, Luis García Montero disait dans son discours inaugural à l'Université d'été de Baeza que, selon lui, l'eau, sous forme de pluie, de mer ou de rivière, est toujours liée à la fuite du temps. Il va sans dire que nous devons également penser au topos universel qui lie l'élément liquide à la mort, depuis la lagune Stygienne et la barque de Charon de la mythologie grecque, jusqu'à Antonio Machado, en passant par Jorge Manrique. Immédiatement après l'annonce de l'action -« je nageais dans la mer »- la voix lyrique précise : « il était très tard », premier signe de danger. L'heure tardive se confirme avec l'allusion aux lumières, et l'inquiétude est traduite par l'oxymore « [...] dans l'eau brûlent les questions » qui débouche sur un étrange silence. Malgré l'heure tardive, le sujet lyrique s'aventure dans la mer, et si auparavant le cadre temporel de la nuit était signalé, maintenant le poème rend compte de la distance : « de l'autre côté des barques ». Le nageur s'est donc considérablement éloigné du rivage. La troisième strophe contient les indices de multiples dangers : « Très loin du rivage, / solitaire et perdu

dans le crépuscule », jusqu'à ce que le mot « inquiétude » apparaisse. Surgissent par la suite une allusion méta-poétique et la référence à « une longue nuit d'amour inconnu ». De nouveau, quelque chose d'agréable, un élément à priori désirable est suggéré, et lorsque le lecteur découvre dans la strophe suivante « Et soudain, je la vis sur les eaux », il peut penser que cela s'inscrit dans la logique de l'allusion amoureuse ; il imagine une éventuelle « partenaire » pour cette nuit d'amour inconnu. Mais, comme au début du texte, où nous partions d'une idée de détente et de repos et où rapidement surgissaient des éléments inquiétants, l'horizon d'attente du lecteur est rompu puisque la femme possible objet d'amour ou de désir est décrite comme une femme âgée, à la beauté flétrie et aux cheveux blancs. La femme énigmatique s'approche en nageant du sujet lyrique, avec cette belle paronomase *in absentia* (« sereinement à la brassé ») qui fait résonner « bras et sirène ». On entrevoit ainsi la dimension magique de cette femme qui mystérieusement « [...] semblait venir de l'horizon ». Le climax du mystère a lieu dans la strophe suivante, où se produit la rencontre entre le sujet lyrique et la vieille femme. Le suspense est alors à son comble. Le lecteur a déjà deviné qu'il s'agit de la représentation de la mort en lisant « elle s'arrêta un instant et me regarda dans les yeux ». Par chance, des mots apaisants arrivent enfin : « je ne suis pas venu te chercher, / ce n'est pas encore à toi. »

Après avoir croisé la mort et être sorti indemne de cette rencontre, dans la dernière strophe, où la masse versale grandit en signe d'optimisme, la vision du monde a changé. En effet, le sujet est métamorphosé par la conscience de la proximité de la mort et il ne recherche plus la solitude comme au début du texte. Il semble même apprécier le tumulte, le bruit. Loin du crépuscule initial, l'heure avancée de la journée qui pourrait fonctionner comme une métaphore de la fin de la vie, survient maintenant dans toute sa splendeur solaire et donc vitale, le ciel était dégagé, c'était le mois d'août. En définitive, le décor inquiétant initial a laissé place à un *locus amoenus* urbain et contemporain. Le moi cherche maintenant des plaisirs corporels et sensuels : prendre le petit-déjeuner, « le brouhaha » ; la mer, loin d'inspirer le danger, se présente comme une étendue paisible, une mare, et cet homme qui au début s'enlisait dans le silence et la solitude prend maintenant conscience des gens qui l'entourent et

contemple la sensualité des corps qui bronzent allongés sur le sable au soleil. Ainsi, dans la dernière strophe, alors que nous pourrions assister à un réveil après un cauchemar angoissant, nous découvrons un *carpe diem* contemporain en bonne et due forme. La proximité de la mort ouvre les yeux du sujet qui est maintenant prêt à apprécier les plaisirs terrestres et à en profiter. Les deux derniers vers font comprendre que le cauchemar n'en était pas un et qu'en effet la mort cette nuit-là est bien allée chercher quelqu'un en mer. La présence de la mort, comme dans une vanité baroque, alerte le moi et, comme dans les poèmes de Garcilaso ou de Góngora, invite à profiter du temps présent. Si ce qui préoccupait Garcilaso et, des siècles plus tard, Cernuda, était la dégradation physique que le passage du temps entraîne, la détérioration du corps qui le rend peu à peu moins apte au plaisir, ce qui mortifie le sujet lyrique présent dans l'œuvre de García Montero est de manière prépondérante l'usure que le passage du temps produit sur la relation amoureuse.

CONCLUSION

Nous terminerons en relevant les constantes de l'itinéraire poétique amoureux esquissé ainsi que les évolutions perceptibles dans l'œuvre de García Montero. Le moi poétique qui évolue de recueil en recueil est un homme qui oscille entre le concept ovidien de l'amour, c'est-à-dire la poursuite du plaisir charnel, l'hédonisme, l'aspiration au bonheur amoureux et sensuel et les postulats de l'amour courtois, ce perpétuel état de souffrance amoureuse que le Français André le Chapelain théorisa vers la fin du XII^e siècle dans son traité *De amore*. L'amoureux devait se comporter comme le vassal de la femme aimée qui se transformait ainsi en déesse, ou même en un être tyrannique qui méprisait systématiquement celui qu'elle traitait en esclave. Contrairement à la recherche du bonheur qu'Ovide préconisait dans son *Ars amandi*, ce qui est poursuivi dans l'amour courtois est la non-obtention de ce qui est désiré afin de maintenir ainsi éternellement la flamme de l'amour. Si le je poétique se débat entre deux postures opposées en ce qui concerne l'amour, le destinataire des poèmes amoureux de García Montero, depuis le début de

son parcours poétique, est invariablement un tu, pronom qui envahit l'œuvre complète au point d'avoir inspiré la passionnante étude « Vivre dans les pronoms » (Ballart 1997: 80-81). En effet, la femme aimée est très souvent apostrophée, par un vocatif qui est devenu une marque de fabrique de l'auteur, ce fameux « mon amour » qui apparaît par exemple dans le célèbre « Tu m'appelles, mon amour, je prends un taxi ». Les exemples sont innombrables, depuis les premiers textes de *Poèmes de Tristia*, 1982, où nous pouvons découvrir la composition « Aventure dans la ville close » (59) qui commence par les vers : « Viens, / je t'offrirai Grenade, mon amour » (García Montero 2018 : 59), en passant par des poèmes du deuxième recueil, *Jardin étranger*, 1983, où nous lisons dans le poème « Promenade maritime » les vers : « Avec quel courage, mon amour, et quelle rapidité / notre promenade s'est ensuite remplie / de promenades françaises et de vieux réverbères » (García Montero 2018 : 69). Dans le troisième recueil, *Journal complice*, de 1997, figure un poème qui commence par les vers suivants :

Trois par trois, mon amour,
 quatre par quatre,
 avec leur chanson d'oiseaux de nuit en vol,
 les voitures sont passées devant la maison.
 (García Montero 2018: 183)

Ou encore celui-ci :

Alors nous nous sommes embrassés,
 et de tes yeux, des miens,
 commence à s'échapper de la fumée
 pour peupler le doute des chambres,
 pour sortir par les fenêtres de la maison,
 se mêler aux rues et traverser les quartiers,
 au point d'inonder la ville,
 tandis que, mon amour, tu me dis du bout des lèvres
 que tu ne rentres pas avec moi
 pour le moment.
 (García Montero 2018: 200)

Nous en trouvons d'autres exemples dans *Les fleurs du froid*, 1991, comme dans ces vers du poème « Magasin de meubles » :

[...]
 hier j'ai trouvé un appartement,
 mon amour, te voir nue
 revient à comprendre le creux de mes mains
 [...]
 nous pouvons prendre un crédit,
 mon amour, ta nudité
 sert de frontière sur la carte des draps.
 (García Montero 2018: 271)

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il nous semble plus intéressant de souligner que ce vocatif, mon amour, est un signe d'identité, y compris au-delà de la poésie de García Montero, de toute une génération de poètes. Javier Egea, par exemple, l'utilisait dans le sonnet de *Sereine lumière du vent*, de 1974, dont le premier vers dit « Tout à coup, mon amour, comme la brise » (Ruiz 2002: 35), ou dans un autre texte qui commence par les vers « Le chambranle rond de la neige nous sépare déjà / entre tes lèvres rouges, mon amour, et ma bataille » (Ruiz 2002: 36), ou dans un dernier exemple, où ledit vocatif réapparaît au début de chaque strophe : « Tu me fais mal, mon amour, mais je te chante [...] / Pourquoi viens-tu, mon amour, s'il n'y a plus personne, [...] / Pourquoi viens-tu, mon amour, si c'est une autre maison » (Ruiz 2002: 45-46). Telles sont les caractéristiques du je lyrique, et tel est le destinataire de la voix poétique. Ajoutons à cela que le cadre spatial est éminemment urbain, comme l'exige la poésie de l'expérience, puisque le sujet poétique se trouve invariablement dans la rue, cerné par des feux tricolores, des taxis, des aéroports et des hôtels. Deux villes sont très souvent mentionnées : Grenade et Madrid, ce qui coïncide avec la trajectoire biographique de notre auteur. En ce qui concerne le cadre temporel, malgré l'inscription évidente dans le présent, il y a des retours constants vers le passé, essentiellement en raison de la présence de la littérature classique (Garcilaso, Manrique, López de Ayala, etc.), comme l'a bien montré María Ángeles Naval dans son

article « Voluntad Garcilasista, Fray Luis, Salinas y García Montero » (Naval 1994: 9-11). Il s'agit d'une poésie inscrite dans une apparence autobiographique mais, comme l'affirme le poète, « la poésie est fiction », et nous passons régulièrement d'« Almudena » - toujours mentionnée dans les épigraphes de chaque recueil- aux innombrables femmes de ménage ou secrétaires qui peuplent la poésie de notre auteur. Par ailleurs, la tradition amoureuse dans laquelle s'inscrit et se reconnaît Luis García Montero renvoie essentiellement à six grands noms : Garcilaso, Lorca, Cernuda, Salinas, Neruda et Gil de Biedma. Disons enfin que le discours amoureux de García Montero débouche sur une réflexion méta-poétique, métaphysique, éthique et ontologique, comme cela était le cas avec le discours amoureux de Garcilaso. Nous refermons précisément cette introduction par la transcription du poème « Garcilaso 1991 », de *Chambre à part* (1994), dont le titre renferme cette dualité temporelle passé-présent. En effet, il semble résumer à la perfection la poétique de notre auteur, non seulement pour ce qui relève de la thématique amoureuse, mais aussi pour ce qui touche à la poésie et, en définitive, à la vie :

GARCILASO 1991

À sa propre mesure mon âme vous façonna,
dit à présent le poème,
avec des mots qui furent écrits au temps
des amours courtoises.
Et dans cette chambre du XX^e siècle,
déjà à la toute fin,
préparant les cours de demain,
reviennent les mots sans la rumeur des chevaux,
sans vêtements de cour,
sans palais.
Auprès de Bagdad blessé par le feu,
à sa propre mesure mon âme t'a façonnée.
Soudain tout cesse et je t' imagine
dans la ville, ta voiture, tes jeans,
la loi de tes âges,
et j'ai peur de t'aimer pour de faux,

parce que je ne sais vivre que dans le pari,
embrasé par des flammes qui flamboient sans nous brûler
et qui sont réalité,
même si les yeux regardent la distance
dans les téléviseurs.
À travers les siècles,
m'élançant par-delà toutes les catastrophes,
par-delà les titres et les dates,
les mots retournent au monde des vivants,
à la recherche de leur maison.
Je sais bien que la poésie n'est pas éternelle,
mais elle sait changer avec nous,
apparaître vêtue de jeans,
s'appuyer sur l'homme qui s'invente un amour
et qui souffre d'amour
quand il est seul.
(García Montero 2018: 324-325)

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

- BALLART, P. (1997). «Vivir en los pronombres», *Quimera*, nº 161, septiembre, p. 80-81.
- GADAMER, H. G. (1977). *Verdad y método, Fundamentos de una hermenéutica filosófica*, Salamanca: Sígueme.
- GARCÍA, E. (2017). *La lluvia en el desierto. Poesía completa (1995-2016)*, Sevilla: Vandalia.
- GARCÍA MONTERO, L. (2018). *Poesía completa (1980-2017)*, Madrid: Austral.
- HEIDEGGER, M. (1927) (1993). *Ser y Tiempo*, Barcelona: Planeta-De Agostini.
- MAINER, J. C. (2018). «Prólogo» in Luis García Montero, *Poesía completa (1980-2017)*, Madrid: Austral.
- NAVAL, M. A. (1994). «Voluntad Garcilasista, Fray Luis, Salinas y García Montero», in *Poesía en el campus*, nº 26, Universidad de Zaragoza, p. 9-11.
- OVIDIO (2000). *Arte de amar; Remedios de amor*. edición de Juan Luis Arcaz Pozo, Madrid: Alianza.
- RUÍZ PÉREZ, P. (ed.) (2002). *Javier Egea. Contra la soledad*, Barcelona: DVD.

Escribí *Habitaciones separadas* para abordar desde la poesía un momento de crisis en mis ilusiones personales y cívicas. Comprobaba que las mejores banderas pueden corromperse y que los sueños fracasan. Las apuestas por una sociedad justa pueden acabar en dictaduras inaceptables. Tuve una primera reacción de abandono y renuncia, quise expulsar a los sueños de mi casa. Pero la falta de ilusiones fue una tentación para caer en el cinismo, en el todo da igual. Necesitaba seguir comprometido en la vida con la ilusión ética de la alegría y la justicia. El amor es una forma de resistencia. Así que llegué a la conclusión de que debía llamar de nuevo a los sueños para que volviesen a casa, pero durmiendo en habitaciones separadas. Si ellos caían en una ingenuidad peligrosa, yo podía llamarles la atención desde la vigilancia. Y si yo caía en el cinismo y la renuncia, ellos podían tocar a mi puerta para llamarme la atención. Así que desde entonces vivo en *Habitaciones separadas* con una melancolía optimista, un sentimiento que no tiene que ver con la ingenuidad, ni con el cinismo, sino con la esperanza. Esa melancolía optimista es el tono que ordena ahora mi voz poética. La vida enseña a conformar la poesía y la poesía enseña a darle sentido a la vida. *Habitaciones separadas* fue un libro importante para mí. Me alegra mucho que ahora se publique en francés gracias a los ojos y la palabra de Nuria Rodríguez Lázaro.

LUIS GARCÍA MONTERO
Noviembre de 2024

J'ai écrit *Chambre à part* pour aborder depuis la poésie un moment de crise dans mes aspirations personnelles et civiques. Je constatais que les plus belles causes peuvent être corrompues et que les rêves échouent. La foi en une société juste peut tourner à la dictature inacceptable. Mon premier réflexe a été d'abandonner et de renoncer, j'ai voulu chasser les rêves de chez moi. Cependant, le manque d'espoir a bien failli me faire sombrer dans le cynisme, dans l'indifférence la plus totale. J'avais besoin de rester engagé dans la vie, mu par l'enthousiasme éthique de la joie et de la justice. L'amour est une forme de résistance. J'en ai conclu que je devais rappeler les rêves pour qu'ils reviennent à la maison, mais en faisant chambre à part. S'ils tombaient dans une dangereuse naïveté, je pouvais les mettre en garde depuis mon poste d'observation. Et si c'était moi qui tombais dans le cynisme et le renoncement, ils pouvaient à leur tour frapper à ma porte pour me mettre en garde. De sorte que, depuis, je fais *Chambre à part* avec une mélancolie optimiste, un sentiment qui n'a rien à voir avec la naïveté ni avec le cynisme, mais plutôt avec l'espoir. Cette mélancolie optimiste est le ton qui guide désormais ma voix poétique. La vie donne forme à la poésie et la poésie donne sens à la vie. *Chambre à part* a été un livre important pour moi. Je me réjouis infiniment de le voir aujourd'hui publié en français à travers le regard et la parole de Nuria Rodríguez Lázaro.

LUIS GARCÍA MONTERO
Novembre 2024

Tono sostenido, poderosa nostalgia, emoción delicada que no alza la voz, poesía escueta, ceñida, *Habitaciones separadas* es la obra de un poeta joven, pero ya importante. La poesía de Luis Gracia Montero indica una de las tendencias más valiosas de la lírica española contemporánea, esa línea que se ha llamado *poesía de la experiencia*. Podríamos llamarla también poesía de la vida, poesía que trata de explorar la realidad de todos los días, que colindan por una parte con lo maravilloso y por otra con lo cotidiano. Es un libro lleno de emociones en el cual, estoy seguro, los jóvenes van a reconocerse. Pero no solo ellos, todos nosotros podemos reconocernos en muchos momentos de este libro escrito en versos diáfanos y al mismo tiempo inteligentes.

OCTAVIO PAZ (1994)

Ton authentique, puissante nostalgie, émotion délicate qui ne hausse pas la voix, poésie épurée, tempérée, *Chambre à part* est l'œuvre d'un poète jeune mais déjà reconnu. La poésie de Luis García Montero dessine une des tendances les plus riches de la lyrique espagnole contemporaine, ce courant que l'on a appelé *poésie de l'expérience*. Nous pourrions également l'appeler poésie de la vie, poésie qui s'attache à explorer les réalités de tous les jours, bordés d'un côté par le merveilleux et d'un autre par le quotidien. C'est un livre rempli d'émotions dans lesquelles, j'en suis persuadé, les jeunes vont se reconnaître. Mais pas seulement eux, nous pouvons tous nous reconnaître à de nombreux moments de ce livre écrit en vers limpides et à la fois intelligents.

OCTAVIO PAZ (1994)

CHAMBRE À PART

HABITACIONES SEPARADAS

El invierno es el tiempo de la meditación,
igual a con la vida el pensamiento.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS

ANDRÉS FERNÁNDEZ DE ANDRADA

L'hiver est le temps de la méditation,
il assimile la pensée à la vie.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS
ANDRÉS FERNÁNDEZ DE ANDRADA

LAS RAZONES DEL VIAJERO

LES RAISONS DU VOYAGEUR

Está solo. Para seguir camino
se muestra despegado de las cosas.
No lleva provisiones.

Cuando pasan los días
y al final de la tarde piensa en lo sucedido,
tan sólo le conmueve
ese acierto imprevisto
del que pudo vivir la propia vida
en el seguro azar de su conciencia,
así, naturalmente, sin deudas ni banderas.

Una vez dijo amor.
Se poblaron sus labios de ceniza.

Dijo también mañana
con los ojos negados al presente
y sólo tuvo sombras que apretar en la mano,
fantasmas como saldo,
un camino de nubes.

Soledad, libertad,
dos palabras que suelen apoyarse
en los hombros heridos del viajero.

De todo se hace cargo, de nada se convence.
Sus huellas tienen hoy la quemadura
de los sueños vacíos.

No quiere renunciar. Para seguir camino
acepta que la vida se refugie
en una habitación que no es la suya.
La luz se queda siempre detrás de una ventana.
Al otro lado de la puerta
suele escuchar los pasos de la noche.

Il est seul. Pour continuer sa route,
il se montre détaché des choses.
Il n'a pas de provisions.

Quand passent les jours
et qu'au soir il pense à ce qui a été,
seul le bouleverse
cette justesse inattendue
de celui qui a pu vivre sa vie
dans le hasard certain de sa conscience,
ainsi, simplement, sans dettes ni drapeaux.

Une fois, il prononça amour.
Ses lèvres s'emplirent de cendres.

Il prononça aussi demain
reniant de ses yeux le présent
et il n'eut que des ombres à serrer dans sa main,
des fantômes comme récompense,
un chemin de nuages.

Solitude, liberté,
deux mots qui souvent prennent appui
sur les épaules blessées du voyageur.

Il s'occupe de tout, rien ne le convainc.
Ses empreintes portent aujourd'hui la brûlure
des rêves creux.

Il ne veut pas renoncer. Pour continuer sa route,
il accepte que la vie trouve refuge
dans une chambre qui n'est pas la sienne.
La lumière reste toujours derrière une fenêtre.
De l'autre côté de la porte
souvent il écoute les pas de la nuit.

Sabe que le resulta necesario
aprender a vivir en otra edad,
en otro amor,
en otro tiempo.

Tiempo de habitaciones separadas.

Il sait qu'il a besoin
d'apprendre à vivre dans un autre âge,
un autre amour,
un autre temps.

Le temps de faire chambre à part.

EN OTRA EDAD

À UN AUTRE ÂGE

FOTOGRAFÍAS VELADAS DE LA LLUVIA

A Ramiro Ponte

Cuando la muerte quiera
una verdad quitar de entre mis manos,
las hallará vacías...

LUIS CERNUDA

Cuando los merenderos de septiembre
dejaban escapar sus últimas canciones
por las colinas del Genil,
yo miraba la luz,
como una flor envejecida,
caerse lentamente. Lo recuerdo.

Y recuerdo en mi piel la enfermedad
de las horas inciertas. Por los alrededores
la mirada del niño primogénito
parecía saberlo.

Bombillas
contra un cielo sin fondo,
pintura de las mesas
más pobre y sin verano,
botellas olvidadas sin un solo mensaje
y la radio sonando
con voz de plata
como los álamos del río.
Antes que los humanos
los objetos aprenden a vivir en otoño.

Hasta un golpe de lluvia.

Entonces sí,
hay mujeres y hombres que corren al invierno
con gritos sorprendidos todavía

PHOTOGRAPHIES VOILÉES DE LA PLUIE

À Ramiro Ponte

Quand la mort voudra
m'arracher des mains une vérité,
elle les trouvera vides...

LUIS CERNUDA

Quand les guinguettes de septembre
laissent filer leurs dernières chansons
sur les collines du Genil,
je regardais la lumière,
comme une fleur flétrie,
tomber lentement. Je m'en souviens.

Et ma chair se souvient de la maladie
des heures incertaines. Aux alentours
le regard du fils aîné
semblait le savoir.

Lampions
contre un ciel sans fond,
peinture des tables
plus pauvre et sans été,
bouteilles laissées vides de tout message
et la radio qui résonne
d'une voix argentée
comme les peupliers de la rivière.
Avant les humains
les objets apprennent à vivre en automne.

Jusqu'à l'averse.

Alors là, oui,
des hommes et des femmes se ruent sur l'hiver,
ils crient de surprise, encore

en la palabra agosto.
La lluvia de repente
que le devuelve a España su existencia
de periódico antiguo

y pone hacia el final de las películas
un beso triste, un dolor censurado.

Del verano se sale igual que de un recuerdo.
Nunca lo detenemos
en sus noches crueles de calor,
ni se queda en nosotros
la insistencia quemada de las calles,
los fantasmas eróticos
que jamás desembocan en un cuerpo,
noches de alcohol sin nadie,
la cuchilla del frío repentino,
la humillación de los amaneceres.

Pero del mismo modo
al recuerdo se vuelve igual que a los veranos,
con ganas de tocar el mar,
como un tiempo más nuestro,
la leyenda arruinada del nosotros más puro,
una memoria de la felicidad
que duele, nos desarma
y rueda en las colinas de la tarde
y nos busca después
cada septiembre
como los álamos del río
en esa flor envejecida
de nuestra propia casa.

Los pecados del tiempo son pecados mortales.

Y al fin todo se apaga, se deshacen en lluvia
los tiranos, las mañanas de iglesia,

installés en août.
Cette pluie soudaine
qui rend à l'Espagne son aspect
de vieux journal

et fait finir les films
par un baiser triste, une douleur censurée.

On sort de l'été comme d'un souvenir.
On ne le saisit jamais
en ses nuits cruelles de chaleur,
on ne retient même pas
la brûlure persistante des rues,
les chimères érotiques
qui ne prennent jamais corps,
les nuits alcoolisées solitaires,
la lame du froid soudain,
l'humiliation des petits matins.

Mais de la même manière
on revient au souvenir comme à l'été,
avec l'envie de toucher la mer,
comme un temps toujours plus nôtre,
la légende ruinée du nous le plus pur,
une trace du bonheur
qui blesse, nous désarme
et dévale sur les collines du soir
et nous cherche ensuite
chaque mois de septembre
comme les peupliers de la rivière
dans cette fleur flétrie
de notre propre maison.

Les péchés du temps sont des péchés mortels.

Et à la fin tout s'éteint, et se diluent en pluie
les tyrans, les matins à l'église,

los titulares de periódico,
la voz que dice no o que confirma un precio,
y también lo más noble,
esa costumbre del olvido
que va imponiendo sus fronteras,
porque el amor no sabe detenerse
y su fatalidad es la del agua.
Cosas como un reloj
en el brazo del niño que miraba la tarde,
como una marca de electrodomésticos,
una casa marina,
atardeceres rojos en la universidad,
una canción, un jardín provinciano.

O tal vez aquel coche
que regresaba de los merenderos,
estampa negra, temblor cerrado a combustible,
persiguiendo la lluvia con sus faros
entre los quitamiedos,
en los recodos de la carretera.
Oigo ahora su estrépito, el de un motor antiguo,
y lo veo que cruza
el bulevar de los sueños perdidos
hasta que se detiene delante de una casa.
Paseo de la Bomba, 18.
Alguien abre la puerta.
Los niños corren y desaparecen.

Cuando la muerte quiera
una verdad quitar de entre mis manos
las hallará vacías. Al cerrarme los ojos
se mojará los dedos con la lluvia.

Nos duele envejecer, pero resulta
más difícil aún
comprender que se ama solamente
aquello que envejece.

les gros titres des journaux,
 la voix qui dit non ou qui confirme un prix,
 mais aussi le plus noble,
 cette habitude de l'oubli
 qui impose ses frontières,
 car l'amour ne sait pas s'arrêter,
 et sa fatalité est celle de l'eau.
 Des choses comme une montre
 au bras de l'enfant qui regardait le soir,
 comme une marque d'électroménager,
 une maison en bord de mer,
 des crépuscules rouges à l'université,
 une chanson, un jardin à la campagne.

Ou peut-être cette voiture
 qui revenait des guinguettes,
 sombre silhouette, habitacle tremblant à essence,
 à la poursuite de la pluie avec ses phares
 sur les glissières,
 dans les virages de la route.
 J'entends à présent son fracas, celui d'un moteur ancien,
 et je vois qu'elle traverse
 le boulevard des rêves perdus
 jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant une maison.
 18, Paseo de la Bomba.
 Quelqu'un ouvre la porte.
 Les enfants courent et disparaissent.

Quand la mort voudra
 m'arracher des mains une vérité,
 elle les trouvera vides. A l'heure de clore mes paupières,
 elle aura les doigts mouillés par la pluie.

La vieillesse nous blesse, mais il est
 plus difficile encore
 de comprendre qu'on aime seulement
 ce qui vieillit.

UNAS CARTAS DE AMOR

Casi cromos pegados en la noche,
se recortan los árboles
y es el mismo amarillo de un noviembre
que yo no conocí, cuando llegaron,
la misma mansedumbre de la belleza enferma
y silenciosa,
la misma luz. Tan sólo en los portales
han cambiado los números antiguos.

Puedo verlos llegar. Hasta conozco
sus sentimientos de recién casados,
con palabras hermosas
tomando posesión de las habitaciones,
los ecos de familia en los primeros muebles,
la voz de los amigos por la casa,
todo lo que se oculta
en una dirección, nueve palabras
escritas en un sobre,
al sentirse de pronto separados.

Noviembre, tinta gris, cincuenta y siete:
era la fecha de sus primeras cartas.
Paisaje de una guerra colonial,
ausencia y miedo, sueños y un destino
imprevisto en Marruecos,
hace frío también en el norte de África,
palabras encantadas donde el amor se mezcla
con la necesidad,
cuánto tardan los días de permiso,
Sidi Ifni, diciembre,
la indicación del sastre y el encargo
del uniforme nuevo,
deseos y preguntas sobre papel celeste,
obligaciones, cartas de verdadero amor,
los sueños que más tarde yo buscaba

DES LETTRES D'AMOUR

Tels des images collées sur la nuit,
 les arbres se découpent
 et c'est le même jaune que lors d'un novembre
 que je n'ai pas connu, quand ils sont arrivés,
 la même mansuétude de la beauté maladive
 et silencieuse,
 la même lumière. Sur les portails,
 seuls les anciens numéros ont changé.

Je les vois arriver. Je connais même
 leurs sentiments de jeunes mariés,
 avec des mots émerveillés
 ils prennent possession de leurs chambres,
 les échos de famille sur les premiers meubles,
 la voix des amis dans la maison,
 tout ce qui se cache
 à une adresse,
 neuf mots écrits sur un pli,
 lorsqu'ils se sentent, tout à coup, séparés.

Novembre, encre grise, cinquante-sept :
 voilà la date de leurs premières lettres.
 Paysage d'une guerre coloniale,
 absence et peur, des rêves et une affectation
 imprévue au Maroc,
 il fait froid aussi en Afrique du Nord,
 des mots enchantés où l'amour se mêle
 au besoin,
 que d'attente pour des jours de permission,
 Sidi Ifni, en décembre,
 les mesures du tailleur et la commande
 du nouvel uniforme,
 désirs et questions sur du papier céleste,
 des ordres, des lettres d'amour vrai,
 les rêves que plus tard je cherchais

en el cajón cerrado
de su dormitorio.

Mientras miro la casa recuerdo vuestras cartas:
barrio antiguo, nobleza
entre vulgares edificios sórdidos
poco a poco asumidos,
nostalgias de un amor
que se duerme en costumbre o se despierta en odio
y define el silencio de la noche,
al sabernos la sombra de un deseo,
tan diferentes de nosotros mismos.

Han cambiado los números,
estas cartas no hubiesen encontrado destino.
Yo puedo regresar hasta vosotros,
porque se crece siempre en busca del pasado,
vuestra ciudad de aquel otoño
también me pertenece, y vuestros sentimientos,
que dejasteis escritos a causa de una guerra.
¿Pero cómo se vive
la humillación del tiempo? ¿Qué pensamos
junto al río que pasa sin nosotros,
agua herida en el pozo de los años?

Como cartas escritas bellamente,
las historias comienzan
entre buenas palabras
y un corazón sacado de los libros,
En vosotros aprendo que la vida
tiene menos que ver con los principios
que con la dignidad de los finales.

dans le tiroir fermé
de leur chambre à coucher.

Je regarde la maison et je me rappelle vos lettres :
un vieux quartier, de la noblesse
au milieu de vulgaires édifices sordides
peu à peu assumés,
les nostalgies d'un amour
qui s'endort dans la routine ou se réveille dans la haine
et qui définit le silence de la nuit,
quand on se sait l'ombre d'un désir,
si différents de nous-mêmes.

Les numéros ont changé,
ces lettres n'auraient pu trouver destinataire.
Je peux revenir jusqu'à vous,
puisqu'on grandit toujours en cherchant le passé,
votre ville de cet automne-là
m'appartient, elle aussi,
tout comme vos sentiments
couchés sur le papier à cause d'une guerre.
Mais comment vivre
l'humiliation du temps ? Que penser
au bord du fleuve qui coule sans nous,
eau meurtrie dans le puits des années ?

Comme des lettres joliment écrites,
les histoires commencent
par de bonnes paroles
et un cœur tiré des livres.
À travers vous j'apprends que la vie
n'a pas tant à voir avec les débuts
qu'avec la dignité des adieux.

NUESTRA NOCHE

Quisiera perseguir algún poema
que hablase de mis noches, nuestra noche,
la misma noche cálida de rostros conocidos,
en el mismo rincón, ya no hace falta
preguntar lo que bebe cada uno.

Escribir, por ejemplo, puedo cerrar los ojos
y todo sigue igual, abro despacio
la puerta fría de color madera,
intimidad con humo de luz almacenada,
y risas en el fondo,
y una voz que denuncia mi costumbre
de llegar siempre tarde.

Escribir, por ejemplo, son ahora
mucho menos frecuentes estas noches,
y recuerdan inviernos negociados
con renta de amistad,
y tienen algo
de temblor fugitivo.
Las caras han cambiado, saben cosas
y se parecen más a nuestras vidas.

Escribir, por ejemplo, que los ojos,
cuando pasa la noche y en la calle
duele la luz del alba,
tienen otra manera de mirarse,
un modo más avaro de pensar
en los años, los meses, las semanas,
los días y las horas.

Noche eterna, tal vez
será mejor llamarte reincidente.

NOTRE NUIT

Je voudrais poursuivre un poème
qui parlerait de mes nuits, notre nuit,
la même douce nuit faite de visages familiers,
dans le même coin, plus besoin
de demander ce que chacun veut boire.

Écrire, par exemple, je peux fermer les yeux
et tout est pareil, j'ouvre lentement
la porte froide couleur bois,
intimité envahie de lumière amassée,
et des rires en toile de fond,
et une voix qui pointe mon habitude
d'être toujours en retard.

Écrire, par exemple, maintenant,
ces nuits sont bien moins fréquentes,
et elles rappellent les hivers négociés
au taux de l'amitié,
et elles ont comme un air
de tremblement fugitif.
Les visages ont changé, savent des choses
et ressemblent plus à nos vies.

Écrire, par exemple, que les yeux,
lorsque la nuit s'achève et que dehors
la lumière de l'aube meurtrit,
se regardent différemment,
d'une façon plus avare de penser
aux années, aux mois, aux semaines,
aux jours et aux heures.

Nuit éternelle, peut-être
vaudrait-il mieux te traiter de récidiviste.

ENERO

He habitado en un nombre. De repente
la ciudad que me hizo se deshace,

excluye de su tiempo mi experiencia.
Nunca las calles nuevas son caminos,

sólo imágenes rotas, fortalezas,
edificios que guardan en sus ojos

órdenes de silencio. ¿Dónde estoy?
¿Son recuerdos heridos? ¿Y por dónde

corre el coche que acabo de comprarme?

JANVIER

J'ai habité un nom. Tout à coup
la ville qui m'a fait se défait,

exclut de son temps mon expérience.
Jamais les nouvelles rues ne sont des chemins,

rien que des images brisées, des forteresses,
des bâtiments qui gardent dans leurs yeux

des ordres de silence. Où suis-je ?
Sont-ce des souvenirs blessés ? Et par où

passe la voiture que je viens d'acheter ?

CIUDAD

No tuve más remedio que seguirla.

Bajé con ella al día. Conocí
gentes que fueron de mi condición,
conversaciones de palabras lentas.

Hablo de aquella edad que nos otorga
la sensación de verse en un mundo inmediato,
la ciudad que nos llama
en los mismos lugares,
en las mismas penumbras
donde hay ojos que siguen
el deseo desnudo de tus ojos,
amor que pide tiempo,
razones que parecen
tus razones.

Pero de pronto cambia el mundo en las ciudades,

y aunque sé que cultivo mi deseo,
para vivir aquí, entre los jóvenes,
recorro sus caminos y comprendo
que traigo la distancia
no sé si de otra edad o de otra tierra,
testigo de otra gente
que no sabe beber, que tiene prisa,
y que aprende a besarse en los rincones,
con otra historia, con su propio tiempo.

La ciudad no me sigue, va con ellos.

Y escucho atentamente por si algo me llama,
para sentirme vivo,
para ir aprendiendo con la noche
cómo ladran ahora los fantasmas
del tiempo y la poesía.

VILLE

Je n'eus d'autre choix que de la suivre.

J'accédai au jour avec elle. Je connus
des gens de ma condition,
des discussions aux lentes paroles.

Je parle de cet âge qui nous donne
la sensation d'être dans un monde immédiat,
la ville qui nous appelle
dans les mêmes lieux,
dans les mêmes pénombres
où des yeux suivent
le désir dénudé de tes yeux,
de l'amour qui réclame du temps,
des raisons qui s'apparentent
à tes raisons.

Mais soudain change le monde dans les villes,

et conscient de cultiver mon désir,
pour vivre ici, parmi les jeunes,
j'emprunte leurs chemins et je comprends
que j'apporte la distance
je ne sais si d'un autre âge ou d'un autre lieu
témoin d'autres gens
qui ne savent pas boire, qui sont pressés,
et qui apprennent à s'embrasser dans les coins,
avec une autre histoire, avec leur propre temps.

La ville ne me suit pas, elle part avec eux.

Et j'écoute attentivement au cas où quelque chose m'appellerait,
pour me sentir vivant,
pour apprendre avec la nuit
comment aboient désormais les fantômes
du temps et de la poésie.

LOS VIAJES

Junto a la ropa sucia el papel de regalo.

La distancia tenía color de hierba y bosque,
autopistas lavadas por la lluvia,
direcciones escritas en periódicos.

Y recuerdo también
mañanas intermedias en el coche
de un extraño cualquiera,
posiblemente amigo de otro amigo,
un extraño que fuerza sus palabras,
y persigue emisoras con noticias del Sur
y me pregunta por el sol de marzo.

La distancia tenía color de escaparate,
teléfonos a cobro revertido,

y detrás de los faros
esos rostros que luego,
cuando se llega a casa,
suelen perder su nombre en las fotografías.

Indicadores neutros se llenaban de gente
y surgían promesas al calor de un encuentro,
noches para contar,
ciudades convertidas en anécdota.

Junto a la ropa sucia el papel de regalo.

Pero desde que viajo sin ausencia
y todo va conmigo,
los bosques ya no piensan en el Sur
y la distancia tiene
un color de palabras soportadas,
color de mi silencio,
mi camino.

LES VOYAGES

À côté du linge sale le papier cadeau.

La distance avait la couleur de l'herbe et du bois,
des autoroutes délavées par la pluie,
des adresses écrites sur des journaux.

Et je me souviens aussi
des matinées en transit dans la voiture
d'un parfait inconnu,
sûrement l'ami d'un ami,
un inconnu qui force la conversation,
et cherche à la radio des infos du Sud
et m'interroge sur le soleil en mars.

La distance avait la couleur des vitrines,
des appels en PCV,

et derrière les phares
ces visages qui ensuite,
en arrivant à la maison,
perdent souvent leur nom sur les photographies.

Des indicateurs neutres se remplissaient de gens
et des promesses surgissaient à la chaleur d'une rencontre,
des nuits pour raconter,
des villes devenues anecdote.

À côté du linge sale le papier cadeau.

Mais depuis que je voyage sans absence
et que tout m'accompagne,
les bois ne pensent plus au Sud
et la distance a
une couleur de mots supportés,
couleur de mon silence,
mon chemin.

ESCALA EN BARAJAS

Personajes extraños,
ancianos con maletas y mucha dignidad,
jóvenes que aprendieron
la impertinencia de la seducción
en modas y países diferentes,
ejecutivos de provincias,
fauna descalza y sin pudor,
que duerme en los sillones
del aeropuerto.

Junto a los ventanales
las nubes y la pista de aterrizaje vierten
un veneno romántico en la modernidad
y cada cual espera su salida.
Alegrías, nostalgias, inquietudes,
un cansancio de mundo.

Que le preste dinero para un taxi
me pide un hombre desvalido
que perdió el equipaje esta mañana
al volver de París.

Eso me cuenta.

Yo lo veo marcharse,
cruzar entre viajeros.
En las pantallas electrónicas
se baraja el destino,
aletean los nombres de ciudades extrañas.

Mira las nubes y por fin se aleja
en busca de su isla
donde química y muerte resultan naturales
y las altas palmeras son de plástico.

ESCALE À BARAJAS

Des personnages étranges,
des aînés avec des valises et beaucoup de dignité,
des jeunes qui ont appris
l'impertinence de la séduction
au gré de modes et de pays différents,
des cadres supérieurs de provinces,
une faune pieds nus et sans pudeur,
qui dort sur les sièges
de l'aéroport.

A côté des baies vitrées
les nuages et la piste d'atterrissage déversent
un venin romantique dans la modernité
et chacun attend son départ.
Joies, nostalgies, inquiétudes,
une fatigue de monde.

Que je lui prête de l'argent pour un taxi
me demande un homme démuné
qui a perdu ses bagages ce matin
en revenant de Paris.

C'est ce qu'il me raconte.

Moi, je le vois s'en aller,
se faufiler entre les voyageurs.
Sur les écrans électroniques
se joue le destin,
les noms des villes méconnues virevoltent.

Il regarde les nuages et finalement s'éloigne
à la recherche de son île
où chimie et mort semblent naturelles
et les hauts palmiers sont en plastique.

LOS ESPEJOS

A Luis Muñoz

No importa si has dormido poco o mucho,
los espejos de hotel nunca perdonan
y son como animales de montaña
que no aceptan el trato de los hombres.

La luz de los espejos familiares
se apiada de nosotros, sin embargo
nos ayuda a fingir, y por afecto
o por costumbre llega a perdonarnos.

Yo sé que los espejos son el agua
estancada de un río que se mueve
Y he visto cómo el sol que reverbera
puede ocultar el cieno de las sombras.

Pero quien mira al fondo de sus ojos
ve las grietas del tiempo, las arañas
de un pasado que surge de improviso
en mañanas de hotel y nos ofende.

Para qué contestar. Cierra los ojos,
porque no hay otra cosa que envejezca
peor que tu mirada.

LES MIROIRS

À Luis Muñoz

Peu importe si tu as peu ou beaucoup dormi,
les miroirs d'hôtel ne pardonnent jamais
et sont comme des animaux de montagne
qui n'acceptent pas le contact des hommes.

La lumière des miroirs familiers
a pitié de nous, cependant
elle nous aide à feindre, et par affect
ou par habitude arrive à nous pardonner.

Moi, je sais que les miroirs sont l'eau
stagnante d'une rivière qui se meut
et j'ai vu comment le reflet du soleil
peut occulter la vase des ombres.

Mais qui regarde au fond de ses yeux
voit les crevasses du temps, les araignées
d'un passé qui surgit à l'improviste
lors des matinées d'hôtel et nous offense.

À quoi bon rétorquer. Ferme les yeux,
parce que rien ne vieillit aussi mal
que ton regard.

NOCHE DE NIEVE

Asume tus errores.
Visto para sentencia queda el tiempo
de las manzanas y la luna blanca.

Como en noche de nieve,
el lobo que cruzó los almanaques
ha marcado sus huellas. Las conoces,
sabes qué significa
dejar de amar, dejar de ser amado,
sentir que los minutos se corrompen
en el embarcadero de la vida.

Y llega hasta el final,
mírate frente a frente.
Pero luego
ten orgullo y valor, no digas nada
sino en presencia de tus abogados
que se llaman memoria, realidad y deseo.

Porque todo concluye, pero nada se calma.

Que no puedas perder lo que perdiste
no da tranquilidad, sino vacío.

NUIT DE NEIGE

Assume tes erreurs.
Est mis en délibéré le temps
des pommes et de la lune blanche.

Comme dans une nuit de neige,
le loup qui croisa les almanachs
a laissé ses empreintes. Tu les connais,
tu sais ce que signifie
cesser d'aimer, cesser d'être aimé,
sentir que les minutes se corrompent
sur l'embarcadère de la vie.

Et va jusqu'au bout,
regarde-toi en face.
Mais ensuite
sois fier et courageux, ne dis rien
si ce n'est en présence de tes avocats
qui s'appellent mémoire, réalité et désir.

Parce que tout conclut, mais rien ne se calme.

Ne pouvoir perdre ce que tu as perdu
ne conduit pas à la tranquillité, mais au vide.

HABITACIÓN 219

Son las puertas cerradas de un pasillo de hotel
lo que fueron los sueños, lo que será la vida.

Ella se atreve a preguntar. Parece
la habitación 217
una isla con sol en el Caribe,
como un naufragio donde sólo llega
el tiempo de la luz,
el día de mirarse en el espejo
desnudo de las sábanas.

Son preguntas los ojos y las manos
y hasta el silencio vuelve la cabeza
para verlos brillar,
tomar los sueños como se toma el sol,
jóvenes y tendidos en la cama.

Sus armarios no tienen equipaje.

Tal vez puedes oírlos. Pero cuida
tu firma de viajero,
porque en otra ventana, y pared con pared,
el sol de la 218
tiene la luz ambigua de los días nublados,
recuerdo y porvenir, piel de noviembre
entre la claridad o la tormenta.

El viajero está solo. Mira el televisor
como se miran las fotografías
en una casa extraña,
como se buscan rostros conocidos
entre la multitud de una ciudad.

¿Quién abrirá las puertas del invierno,
en qué mano la llave
de la 219?

No existen las ventanas

CHAMBRE 219

Les portes fermées d'un couloir d'hôtel sont
ce que furent les songes, ce que sera la vie.

Elle ose demander. En apparence,
la chambre 217,
est une île sous le soleil des Caraïbes,
tel un naufrage où seul arrive
le temps de la lumière,
le jour où l'on se regarde dans le miroir
nu des draps.
Les yeux et les mains sont des questions
et même le silence se retourne
pour les voir briller,
prendre les songes comme l'on prend le soleil,
jeunes et allongés sur le lit.

Ses armoires sont vides de bagages.

Peut-être les entends-tu. Mais, voyageur,
ne te trompe pas en signant,
car à une autre fenêtre, de l'autre côté du mur,
le soleil de la 218
possède la lumière ambigüe des jours nuageux,
souvenir et avenir, peau de novembre,
entre la clarté ou la tempête.
Le voyageur est seul. Il regarde le téléviseur
comme on regarde les photographies
dans une maison étrangère,
comme on cherche des visages familiers
parmi la foule d'une ville.

Qui ouvrira les portes de l'hiver,
entre quelles mains la clé
de la 219 ?
Les fenêtres n'existent pas

y la cama vacía está dispuesta
para que el derrotado
mire a su alrededor, se siente, se desvista
y se tumbe a esperar,

a navegar la noche
embarcado en sus propios pensamientos,
cuando el mundo no sea
sino ruido de pasos y de voces,
al otro lado de la puerta,
en el pasillo de un hotel.

et le lit vide est disposé
pour que le vaincu
regarde autour de lui, s'assoie, se déshabille,
et s'allonge pour attendre,

pour naviguer la nuit
embarqué dans ses propres pensées,
lorsque le monde ne sera
que bruit de pas et de voix,
de l'autre côté de la porte,
dans le couloir d'un hôtel.

PRIMER DÍA DE VACACIONES

Nadaba yo en el mar y era muy tarde
justo en ese momento
en que las luces flotan como brasas
de una hoguera rendida
y en el agua se queman las preguntas,
los silencios extraños.

Había decidido nadar hasta la boya
roja, la que se esconde como el sol
al otro lado de las barcas.

Muy lejos de la orilla,
solitario y perdido en el crepúsculo,
me adentraba en el mar
sintiendo la inquietud que me conmueve
al adentrarme en un poema
o en una noche larga de amor desconocido.

Y de pronto la vi sobre las aguas.
Una mujer mayor,
de cansada belleza
y el pelo blanco recogido,
se me acercó nadando
con brazadas serenas.
Parecía venir del horizonte.

Al cruzarse conmigo,
se detuvo un momento y me miró a los ojos:
no he venido a buscarte,
no eres tú todavía.

Me despertó el tumulto del mercado
y el ruido de una moto
que cruzaba la calle con desesperación.
Era media mañana,

PREMIER JOUR DE VACANCES

Je nageais dans la mer et il était très tard
à ce moment précis
où les lumières flottent comme les braises
d'un feu consumé
et que dans l'eau brûlent les questions,
les silences étranges.

J'avais décidé de nager jusqu'à la bouée
rouge, celle qui se cache comme le soleil
de l'autre côté des barques.

Très loin du rivage,
solitaire et perdu dans le crépuscule,
j'avais dans la mer
et sentais la même inquiétude qui me trouble
lorsque j'avance dans un poème
ou dans une longue nuit d'amour inconnu.

Et soudain je la vis sur les eaux.
Une femme âgée,
d'une beauté fatiguée,
les cheveux blancs attachés,
s'approcha de moi en nageant
sereinement à la brasse.
Elle semblait venir de l'horizon.

Arrivée à ma hauteur
elle s'arrêta un instant et me regarda dans les yeux :
je ne suis pas venue te chercher,
ce n'est pas encore à toi.

Je fus réveillé par le tumulte du marché
et le bruit d'une moto
qui traversait la rue désespérément.
C'était en pleine matinée,

el cielo estaba limpio y parecía
una bandera viva
en el mástil de agosto.
Bajé a desayunar a la terraza
del paseo marítimo
y contemplé el bullicio de la gente,
el mar como una balsa,
los cuerpos bajo el sol.
En el periódico
el nombre del ahogado no era el mío.

le ciel était clair et ressemblait
à un drapeau vif
sur le mât d'août.
Je descendis déjeuner sur la terrasse
en bord de mer
et contemplai l'agitation des gens,
la mer comme un étang,
les corps sous le soleil.
Dans le journal
le nom du noyé n'était pas le mien.

EN OTRO AMOR

Aunque es el mundo un viejo hospital de incurables,
La vida en nuestro idilio fue dulce y oportuna.

EMILIO CARRERE

DANS UN AUTRE AMOUR

Bien que le monde soit un vieil hôpital pour malades incurables,
La vie dans notre idylle fut douce et opportune.

ÉMILE CARRÈRE

DEDICATORIA

Si algún día la vida te maltrata,
acuérdate de mí,
que no se cansa de esperar
aquel que no se cansa de mirarte

DÉDICACE

Si un jour la vie te maltraite,
souviens-toi de moi,
car ne se lasse pas d'espérer
qui ne se lasse pas de te regarder.

CANCIÓN DE BRUJERÍA

Señor compañero, Señor de la noche,

haz que vuelva su rostro
quien no quiso mirarme.

Que sus ojos me busquen
sostenidos y azules
por detrás de la barra.

Que pregunte mi nombre
y se acerque despacio
a pedirme tabaco.

Si prefiere quedarse,
haz que todos se vayan
y este bar se despueble
para dejarnos solos
con la canción más lenta.

Si decide marcharse,
que la luna disponga
su luz en nuestro beso
y que las calles sepan
también dejarnos solos.

Señor compañero, Señor de la noche,
haz que no cante el gallo
sobre los edificios,

que se retrase el día

y que duren tus sombras
el tiempo necesario.

El tiempo que ella tarde en decidirse.

CHANSON DE SORCELLERIE

Seigneur camarade, Seigneur de la nuit,

fais que tourne vers moi son visage
celle qui ne voulut pas me regarder.

Que ses yeux me cherchent
intenses et bleus
derrière le comptoir.

Qu'elle demande mon nom
et qu'elle se rapproche doucement
pour me demander une cigarette.

Si elle préfère rester,
fais que tous partent
et que ce bar se dépeuple
afin de nous laisser seuls
avec la chanson la plus lente.

Si elle décide de partir,
que la lune dispose
sa lumière sur notre baiser
et que les rues sachent
aussi nous laisser seuls.

Seigneur camarade, Seigneur de la nuit,
fais que le coq ne chante pas
sur les édifices,

que le jour se fasse attendre

et que tes ombres durent
le temps nécessaire.

Le temps qu'elle mettra à se décider.

LIFE VEST UNDER YOUR SEAT

A Dionisio y José Olivio

Señores pasajeros buenas tardes
y Nueva York al fondo todavía,
delicadas las torres de Manhattan
con la luz sumergida de una muchacha triste,
buenas tardes señores pasajeros,
mantendremos en vuelo doce mil pies de altura,
altos como su cuerpo en el pasillo
de la Universidad, una pregunta,
podría repetirme el título del libro,
cumpliendo normas internacionales,
las cuatro ventanillas de emergencia,
pero habrá que cenar, tal vez alguna copa,
casi vivir sin vínculo y sin límites,
modos de ver la noche y estar en los cristales
del alba, regresando,
y muchas otras noches regresando
bajo edificios de temblor acuático,
a una velocidad de novecientos
kilómetros, te dije
que nunca resistí las despedidas,
al aeropuerto no,
prefiero tu recuerdo por mi casa,
apoyado en el piano del Bar Andalucía,
bajo el cielo violeta
de los amaneceres en Manhattan,
igual que dos desnudos en penumbra
con Nueva York al fondo, todavía
al aeropuerto no,
rogamos hagan uso
del cinturón, no fumen
hasta que despeguemos,
cuiden que estén derechos los respaldos,
me tienes que llamar, de sus asientos.

LIFE VEST UNDER YOUR SEAT

A Dionisio y José Olivio

Mesdames messieurs les passagers bonsoir
 et New-York toujours en fond,
 délicates les tours de Manhattan,
 la lumière submergée d'une jeune fille triste,
 bonsoir mesdames messieurs les passagers,
 nous maintiendrons en vol une altitude de douze mille pieds,
 hauts comme son corps dans le couloir
 de l'Université, une question,
 pourriez-vous me redonner le titre du livre,
 en suivant les normes internationales,
 les quatre ouvertures d'urgence,
 mais il faudra dîner, peut-être boire un verre,
 vivre presque sans lien ni limites,
 des façons de voir la nuit et d'être dans les miroirs
 de l'aube, en rentrant,
 et bien d'autres nuits, en rentrant
 sous des édifices au tremblement aquatique,
 à une vitesse de neuf-cent
 kilomètres, je t'ai dit
 que je n'ai jamais supporté les aurevoirs,
 à l'aéroport, non,
 je préfère ton souvenir chez moi,
 accoudé sur le piano du Bar Andalucía,
 sous le ciel violet
 des levers du jour à Manhattan,
 tout comme deux nus dans la pénombre,
 New-York en fond, toujours pas
 à l'aéroport, non,
 veuillez attacher
 votre ceinture, ne fumez pas
 pendant le décollage,
 veuillez à ce que soient redressés les dossiers,
 il faut que tu m'appelles, de vos sièges.

OCTUBRE

Puerto desde un hotel, miro los buques
y la interrogación de su quietud,
inflamado pensar de la paciencia triste,
atardece, bahía de mis ojos,
lámina neutra de la mar cerrada.

En el otro país
se quedó su mirada y su silencio,
a veces mar abierta, pero a veces
niebla y distancia.

Sin nada más allá de la distancia,
en la interrogación de mi quietud,
estuve yo,
bahía de sus ojos,
lámina neutra de la mar cerrada.

OCTOBRE

Un port depuis un hôtel, je regarde les bateaux
et l'interrogation de leur quiétude,
pensée enflammée d'une patience triste,
le soir tombe, baie de mes yeux,
estampe neutre de la mer enclavée.

Dans l'autre pays
son regard et son silence sont restés,
parfois mer ouverte, mais parfois
brume et distance.

Sans rien au-delà de la distance,
dans l'interrogation de ma quiétude,
je me trouvai,
baie de ses yeux,
estampe neutre de la mer enclavée.

EL AMOR DIFÍCIL

Perdóname por ir así buscándote
tan torpemente...
PEDRO SALINAS

Quizá tú no me viste,
quizá nadie me viese tan perdido,
tan frío en esta esquina. Pero el viento
pensó que yo era piedra
y quiso con mi cuerpo deshacerse.

Si pudiera encontrarte,
quizá, si te encontrase, yo sabría
explicarme contigo.

Pero bares abiertos y cerrados,
calles de noche y día,
estaciones sin público,
barrios enteros con su gente, luces,
teléfonos, pasillos y esta esquina,
nada saben de ti.

Y cuando el viento quiere destruirse
me busca por la puerta de tu casa.

Yo le repito al viento
que si al fin te encontrase,
que si tú aparecieses, yo sabría
explicarme contigo.

L'AMOUR DIFFICILE

Pardonne-moi d'aller ainsi te cherchant
si maladroitement...

PEDRO SALINAS

Peut-être ne m'as-tu pas vu,
peut-être que personne ne m'a vu si perdu,
si froid à ce coin de rue. Mais le vent
a pensé que j'étais de pierre
et a voulu se défaire avec mon corps.

Si je pouvais te trouver,
peut-être, si je te trouvais, je saurais
m'expliquer avec toi.

Mais bars ouverts et fermés,
rues de nuit et de jour,
gares désertes,
quartiers entiers avec leurs habitants, lumières,
téléphones, couloirs et ce coin de rue,
personne n'a de tes nouvelles.

Et lorsque le vent veut se briser
il me cherche près de chez toi.

Je répète au vent
que si je finissais par te trouver,
que si tu apparaissais, je saurais
m'expliquer avec toi.

GARCILASO 1991

Mi alma os ha cortado a su medida,
dice ahora el poema,
con palabras que fueron escritas en un tiempo
de amores cortesanos.
Y en esta habitación del siglo xx,
muy a finales ya,
preparando la clase de mañana,
regresan las palabras sin rumor de caballos,
sin vestidos de corte,
sin palacios.
Junto a Bagdad herido por el fuego,
mi alma te ha cortado a su medida.

Todo cesa de pronto y te imagino
en la ciudad, tu coche, tus vaqueros,
la ley de tus edades,
y tengo miedo de quererte en falso,
porque no sé vivir sino en la apuesta,
abrasado por llamas que arden sin quemarnos
y que son realidad,
aunque los ojos miren la distancia
en los televisores.

A través de los siglos,
saltando por encima de todas las catástrofes,
por encima de títulos y fechas,
las palabras retornan al mundo de los vivos,
preguntan por su casa.

Ya sé que no es eterna la poesía,
pero sabe cambiar junto a nosotros,
aparecer vestida con vaqueros,
apoyarse en el hombre que se inventa un amor
y que sufre de amor
cuando está solo.

GARCILASO 1991

À sa propre mesure mon âme vous façonna,
 dit à présent le poème,
 avec des mots qui furent écrits au temps
 des amours courtoises.
 Et dans cette chambre du xxème siècle,
 déjà à la toute fin,
 préparant les cours de demain,
 reviennent les mots sans la rumeur des chevaux,
 sans vêtements de cour,
 sans palais.
 Auprès de Bagdad blessé par le feu,
 à sa propre mesure mon âme t'a façonnée.

Soudain tout cesse et je t'imagine
 dans la ville, ta voiture, tes jeans,
 la loi de tes âges,
 et j'ai peur de t'aimer pour de faux,
 parce que je ne sais vivre que dans le pari,
 embrasé par des flammes qui flamboient sans nous brûler
 et qui sont réalité,
 même si les yeux regardent la distance
 dans les téléviseurs.

À travers les siècles,
 m'élançant par-delà toutes les catastrophes,
 par-delà les titres et les dates,
 les mots retournent au monde des vivants,
 à la recherche de leur maison.

Je sais bien que la poésie n'est pas éternelle,
 mais elle sait changer avec nous,
 apparaître vêtue de jeans,
 s'appuyer sur l'homme qui s'invente un amour
 et qui souffre d'amour
 quand il est seul.

AUNQUE TÚ NO LO SEPAS

Como la luz de un sueño,
que no raya en el mundo pero existe,
así he vivido yo,
iluminando
esa parte de ti que no conoces,
la vida que has llevado junto a mis pensamientos.

Y aunque tú no lo sepas, yo te he visto
cruzar la puerta sin decir que no,
pedirme un cenicero, curiosear los libros,
responder al deseo de mis labios
con tus labios de whisky,
seguir mis pasos hasta el dormitorio.
También hemos hablado
en la cama, sin prisa, muchas tardes,
esta cama de amor que no conoces,
la misma que se queda
fría cuando te marchas.

Aunque tú no lo sepas te inventaba conmigo,
hicimos mil proyectos, paseamos
por todas las ciudades que te gustan,
recordamos canciones, elegimos renunciadas,
aprendiendo los dos a convivir
entre la realidad y el pensamiento.

Espiada a la sombra de tu horario
o en la noche de un bar por mi sorpresa.

Así he vivido yo,
como la luz del sueño
que no recuerdas cuando te despiertas.

MÊME SI TU NE LE SAIS PAS

Comme la lumière d'un songe,
qui ne se dévoile pas au monde mais existe,
j'ai vécu ainsi,
illuminant
cette partie de toi que tu ne connais pas,
la vie que tu as menée auprès de mes pensées.

Et même si tu ne le sais pas, moi je t'ai vue
franchir la porte sans dire non,
me demander un cendrier, feuilleter les livres,
répondre au désir de mes lèvres
avec tes lèvres de whisky,
suivre mes pas jusqu'à la chambre.
Nous avons aussi parlé
sur le lit, sans hâte, de nombreux soirs,
ce lit d'amour que tu ne connais pas,
le même qui reste
froid quand tu t'en vas.

Même si tu ne le sais pas je t'inventais près de moi,
nous avons fait mille projets, nous nous sommes promenés
dans toutes les villes qui te plaisent,
nous avons évoqué des chansons, choisi des concessions,
apprenant à cohabiter ensemble
entre la réalité et les pensées.

Epiée à l'ombre de tes horaires
ou dans la nuit d'un bar par ma surprise.

J'ai vécu ainsi,
comme la lumière du songe
dont tu ne te rappelles pas au réveil.

TANTAS VECES EL MUNDO

Nada tan encendido en las sombras del día
como una historia personal,
nada suele explicarme
tantas veces el mundo.

Su padre está en París,
su madre, separada, hace tiempo que vive
en Dakota del Sur,
a donde fue a buscarla con dieciocho años,
cuando lo permitió la ley francesa.

Tiene un piso alquilado
por cuatrocientos dólares al mes,
un coche viejo,
una pequeña cicatriz,
soledad en los labios
y vino a Nuevo México a estudiar español.

En las ventanas del hotel
poco a poco las luces de la noche
se volvieron objetos.
Un paisaje de centros comerciales
apareció, murmullo tras murmullo,
lentamente, lo mismo
que si la realidad se confesara.
Autopistas y casas desmontables,
un paisaje difícil
para cualquiera de nosotros.

La suerte,
que no conoce patrias, se tomó
la libertad de presentarnos
una tarde de lluvia en Albuquerque.

TANT DE FOIS LE MONDE

Rien de plus éclairé dans les ombres du jour
qu'une histoire personnelle,
rien, d'ordinaire, ne m'explique
tant de fois le monde.

Son père est à Paris,
sa mère, séparée, vit depuis longtemps
dans le Dakota du Sud,
où elle est allée la chercher à dix-huit ans,
quand la loi française le lui a permis.

Elle loue un appartement
pour quatre cents dollars par mois,
une vieille voiture,
une petite cicatrice,
solitude sur ses lèvres
et elle est venue au Nouveau-Mexique étudier l'espagnol.

Sur les fenêtres de l'hôtel
peu à peu les lumières de la nuit
sont devenues des objets.
Un paysage de centres commerciaux
est apparu, murmure après murmure,
lentement, comme si
la réalité se confessait.
Autoroutes et maisons préfabriquées,
un paysage difficile
pour n'importe lequel d'entre nous.

La chance,
qui ne connaît pas de patrie, a pris
la liberté de nous présenter
un après-midi pluvieux à Albuquerque.

Ella contó su vida
como quien tiene un árbol a un lado del camino.
Yo cumplo la promesa que le di
y escribo este poema.

Elle a raconté sa vie
comme qui aurait un arbre au bord du chemin.
Moi, je tiens la promesse que je lui ai faite
et j'écris ce poème.

MUJERES

Mañana de suburbio
y el autobús se acerca a la parada.

Hace frío en la calle, suavemente,
casi de despertar en primavera,
de ciudad que no ha entrado
todavía en calor.
Desde mi asiento veo a las mujeres,
con los ojos de sueño y la ropa sin brillo,
en busca de su horario de trabajo.

Suben y van dejando al descubierto,
en los cristales de la marquesina,
un anuncio de cuerpos escogidos
y de ropa interior.
Las muchachas nos miran a los ojos
desde el reino perfecto de su fotografía,
sin horarios, sin prisa,
obscenas como un sueño bronceado.

Yo me bajo en la próxima, murmuras.
Me conmueve el recuerdo
de tu piel blanca y triste
y la hermandad humilde de tu noche,
la mano que dejaste
olvidada en mi mano,
al venir de la ducha,
hace sólo un momento,
mientras yo me negaba a levantarme.

Que tengas un buen día,
que la suerte te busque
en tu casa pequeña y ordenada,
que la vida te trate dignamente.

FEMMES

Matinée de banlieue
et le bus s'approche de l'arrêt.

Il fait froid dans la rue, délicatement,
presque le froid d'un réveil au printemps,
d'une ville qui ne s'est pas
encore réchauffée.

Depuis mon siège je vois les femmes
aux yeux pleins de sommeil et aux vêtements sans éclat,
à la recherche de leurs horaires de travail.

Elles montent et laissent à découvert,
sur les vitres de l'abribus,
une publicité de corps choisis
et de sous-vêtements.

Les filles nous regardent dans les yeux
depuis le royaume parfait de leur photographie,
sans horaires, sans hâte,
obscènes tel un rêve bronzé.

Tu murmures : je descends au prochain.
Je suis ému par le souvenir
de ta peau blanche et triste
et par l'humble fraternité de ta nuit,
la main que tu as laissée
oubliée dans ma main,
en sortant de la douche,
il y a un moment à peine,
alors que je refusais de me lever.

Passe une bonne journée,
que la chance te cherche
dans ta maison petite et ordonnée,
que la vie te traite dignement.

AFIRMACIÓN

Viajar por carreteras secundarias,
más cerca del paisaje,
amarillos los álamos y la tierra mojada,
el coche muy despacio sobre el puente.

Afirmación posible
de que nos sobra el tiempo
para perdernos en nosotros mismos,
porque el mundo con todas sus ciudades
está siempre en el sitio donde estamos nosotros,
única rosa de los vientos,
único puerto de llegada.

Aquí, entre tú y yo,
entre los álamos y el río,
la luz de otoño vive
con la tranquilidad de los recuerdos
y nunca necesita pasaporte
para entrar y salir
de nuestro corazón

AFFIRMATION

Voyager sur des routes secondaires,
plus près du paysage,
jaunes les peupliers et la terre mouillée,
la voiture très lentement sur le pont.

Affirmation possible
que nous avons assez de temps
pour nous perdre en nous-mêmes,
puisque le monde avec toutes ses villes
est toujours à l'endroit où nous sommes,
seule rose des vents,
seul port d'arrivée.

Ici, entre toi et moi,
entre les peupliers et la rivière,
la lumière de l'automne vit
avec la tranquillité des souvenirs
et n'a jamais besoin de passeport
pour entrer et sortir
de notre cœur.

EN OTRO TIEMPO

À UNE AUTRE ÉPOQUE

EN LLAMAS

A Jon Juaristi

Canciones que no pueden ser cantadas,
banderas que me manchan con su sangre las manos,
libros oscurecidos por el tiempo,
plazas que sólo existen en las fotografías.

Como el águila vivo
en un bosque incendiado.
El brillo de mis ojos es de llamas extrañas.
Me persiguen las ascuas de una luz enemiga.

Y vuelo, vuelo,
sin un lugar a salvo, sin poder detenerme.

EN FEU

À Jon Juaristi

Des chansons qui ne peuvent être chantées,
des drapeaux qui salissent mes mains de leur sang,
des livres assombris par le temps,
des places qui n'existent que sur les photographies.

Comme l'aigle je vis
dans une forêt incendiée.
L'éclat de mes yeux est fait de flammes étranges.
Les braises d'une lumière ennemie me poursuivent.

Et je vole, je vole,
sans lieu où m'abriter, sans pouvoir m'arrêter.

HISTORIA DE UN TELÉFONO

Teléfono que sueñas en medio de la noche
y con palabras lentas me conduces
al lugar de la vida recordada,
al lugar del insomnio.

Es una voz inútil,
muy bebida, quiere apoyarse, busca
el hombro más difícil de la muerte
y los silencios pesan aún más que las palabras.

Porque el dolor es nada si debajo
no suenan las canciones de los días felices,
la intimidad del conjurado,
llámame cuando puedas,
me gusta aquel muchacho de la barra,
qué postura llevamos a la reunión del viernes,
acabo de comprarte *Las personas del verbo*.
A través del teléfono llegaban
las historias de amor, los libros, la política.

Una roca sin árboles la vida,
una roca sin árboles, me dices,
inútil, peligrosa
sin un motivo para levantarse e
n medio del océano.

Y la noche se calla, me rodea.
Yo conozco ese frío de la voz,
esa herida en el agua,
no me resulta extraño
lo que mecen las olas del silencio,
la noche sin pudores ni mentiras,
las palabras del miedo, el alcohol desvalido,
la botella de un naufrago.

HISTOIRE D'UN TÉLÉPHONE

Téléphone, toi qui sonnes au milieu de la nuit
 et par des mots lents me conduis
 à l'endroit de la vie remémorée,
 à l'endroit de l'insomnie.

C'est une voix inutile,
 très alcoolisée, elle veut s'appuyer, elle cherche
 l'épaule la plus difficile de la mort
 et les silences pèsent encore plus que les mots.

Parce que la douleur n'est rien si en-dessous
 on n'entend pas les chansons des jours heureux,
 l'intimité du conjuré,
 appelle-moi quand tu pourras,
 j'aime bien ce garçon au comptoir,
 quelle position adoptons-nous à la réunion de vendredi,
 je viens de t'acheter *Les personnes du verbe*.
 Par le téléphone parvenaient
 les histoires d'amour, les livres, la politique.

Une roche sans arbres la vie,
 une roche sans arbres, me dis-tu,
 inutile, dangereuse
 sans aucune raison de s'élever
 au milieu de l'océan.

Et la nuit se tait, m'entoure.
 Je connais ce froid de la voix,
 cette blessure dans l'eau ;
 ce que bercent les vagues du silence
 ne m'est pas étranger,
 la nuit sans pudeurs ni mensonges,
 les mots de la peur, l'alcool démuni,
 la bouteille d'un naufragé.

Lo que pudo existir brilla un instante,
luego deja sus sombras marcadas para siempre.
Fue un tiempo de soñar, y sin embargo
estaban ya las cartas repartidas.

Ce qui put exister brille un instant,
puis laisse ses ombres marquées à jamais.
Ce fut un temps pour rêver, et cependant
les cartes étaient déjà distribuées.

EL PODER ENVEJECE

Ella me besa, marca la sonrisa
y viaja por los labios al pasado
con el adorno de sus sentimientos,
lujosa y encendida como un árbol
de navidad, paloma
de amistades difíciles
que abriga con recuerdos lo que duele
por demasiado frío en el presente.

Ayer te vimos por televisión,
no vas a cambiar nunca.

Él mide las palabras y me tiende la mano:
hubiese preferido no encontrarme.
Seguro como un pino del norte en su montaña,
vigila los recodos, las umbrías,
y sólo se interesa por el rumbo
que la vida nos marca.
Yo no pienso en traiciones, en el sucio
prestigio de sus manos.
Únicamente veo
estos ojos de halcón y me pregunto:
¿qué pensarán de mí?

Calle arriba, después, al despedirnos,
mi cuerpo reflejado se detiene
en los escaparates,
y con necesidad de asegurarse,
por encima de objetos de regalo,
abrigo, maletines de piel, televisores,
levanta el dedo y con temor me dice:
no vas a cambiar nunca, no vas a cambiar nunca.

LE POUVOIR FAIT VIEILLIR

Elle m'embrasse, appuie le sourire
et voyage par les lèvres dans le passé,
parée de ses sentiments,
luxueuse et illuminée comme un sapin
de Noël, colombe
d'amitiés difficiles
qui couvre de souvenirs ce qui fait mal,
tant il fait froid dans le présent.

Hier on t'a vu à la télévision,
tu ne changeras jamais.

Il pèse ses mots et me tend la main :
il aurait préféré ne pas me croiser.
Droit comme un pin du nord sur sa montagne,
il surveille les recoins, les zones ombragées,
et il ne s'intéresse qu'au chemin
que la vie trace pour nous.
Moi je ne pense pas aux trahisons, au sale
prestige de ses mains.
Je vois seulement
ces yeux de faucon et je me demande :
que peuvent-ils bien penser de moi ?

Puis, en remontant la rue, au moment de l'au revoir,
mon corps reflété s'arrête
sur les vitrines,
et pour se rassurer,
au-dessus des objets à offrir,
des manteaux, des serviettes en cuir, des téléviseurs,
il lève son doigt et avec crainte me dit :
tu ne changeras jamais, tu ne changeras jamais.

COMPAÑERO

Cada cual tuvo entonces un origen distinto.

Yo sé donde acabaron nuestras revoluciones,
¿pero dónde empezaban nuestros sueños?

Si empezaron por culpa del dolor,
hay motivos recientes para seguir soñando.
Si empezaron por culpa
de nuestra envenenada estupidez,
puedes seguir soñando,
pues también hay motivos.

CAMARADE

Chacun avait alors une origine différente.

Je sais où se sont terminées nos révolutions,
mais, où commençaient nos rêves?

S'ils ont commencé à cause de la douleur,
il y a des raisons récentes pour continuer à rêver.
S'ils ont commencé à cause
de notre stupidité empoisonnée,
tu peux continuer à rêver :
les raisons ne manquent pas.

DESPUÉS DE CINCO AÑOS

A Mariano

La palmera creció
con la luz de la noche y la música en alto,
entre libros y amigos.

Sus ramas excesivas ya caían
en la piel de los muebles, el brazo descuidado
y las conversaciones.

En tu casa no cabe la palmera,
dijo entonces María,
y lo dijo con tono de sentencia,
aquella noche de final de año,
llena de serpentinas y de lágrimas,
después de haber hablado con crudeza
de los amigos muertos,
de los que beben mucho,
de los que solo existen por el rencor que guardan.

Tomé una decisión. Al acabar la fiesta
le concedí la libertad y el cielo,
un huerto de montaña en casa de mis padres,
para poner al lado
del frío y la memoria
el arañazo verde de sus hojas,
su alegría de vida desbordante.

No viven las palmeras en la sierra,
pensé, mientras el agua
empapaba raíces escondidas,
y lo pensé con miedo, con tono de sentencia,
porque el invierno es duro
en mi ciudad y daña,
y su lengua persigue

CINQ ANS PLUS TARD

À Mariano

Le palmier a poussé
avec la lumière de la nuit et la musique très forte,
au milieu des livres et des amis.

Ses branches excessives tombaient déjà
sur la peau des meubles, le bras nonchalant
et les conversations.

Chez toi, il n'y a pas de place pour le palmier,
dit alors Maria,
et elle le dit d'un ton sentencieux,
en cette nuit de fin d'année,
pleine de serpentins et de larmes,
après avoir parlé durement
des amis morts,
de ceux qui boivent trop,
de ceux qui n'existent que par la rancœur qu'ils gardent.

J'ai pris une décision. À la fin de la fête
je lui ai accordé la liberté et le ciel,
un verger de montagne chez mes parents,
pour mettre à côté
du froid et de la mémoire
la griffure verte de ses feuilles,
sa joie de vivre débordante.

Les palmiers ne vivent pas en altitude,
pensai-je, pendant que l'eau
trempait des racines cachées,
et je l'ai pensé avec crainte, d'un ton sentencieux,
parce que l'hiver est rude
dans ma ville et il blesse,
et que sa langue poursuit

el corazón desierto de las plazas,
la mirada del hombre que pasea
y las conversaciones.

No conozco la fe.

Pero es el caso
que la palmera pudo crecer entre los pinos,
y yo vuelvo a mirarla, con paciencia de isla,
como se mira el horizonte,
y en mi cartera anoto
su arañazo de sol bajo las nubes,
la gracia de su rama verdecida.

Allí sigue creciendo,
en un lugar extraño, silenciosa,
extranjera en la nieve después de tanto tiempo.

le cœur déserté des places,
le regard de l'homme qui se promène
et les conversations.

Je ne connais pas la foi.

Mais le fait est
que le palmier a pu pousser parmi les pins,
et je le regarde à nouveau, avec une patience d'île,
comme on regarde l'horizon,
et dans mon portefeuille je note
sa griffure de soleil sous les nuages,
la grâce de sa branche verdie.

Là-bas il continue de pousser,
dans un lieu étrange, en silence,
étranger dans la neige après tant de temps.

EL DESPERTAR DE UN NÓMADA

I

Un coche solo por la carretera.

Es el azul morado de los amaneceres
con un tiempo difícil.
Únicamente sombras todavía
los pinos en el monte
y en el aire la nieve silenciosa,
su huella de dolor amortiguado.

La noche se deshace
como papel de cartas en el agua de un río.

Canciones que se adaptan
al corazón, noticias en la radio,
carreteras cortadas
y el miedo que pregunta
a dónde regresar, cuál es la llama que se ha encendido para mí.

El coche solo por la carretera
en un instante pleno de belleza y de muerte,
mientras la nieve cubre las últimas miradas
y la luz se decide
a compartir su capa con mis ojos.

2

Es un desierto de cristales rotos
y está la luz de marzo sobre el coche
con la respiración de un animal dormido.

Yo amanezco de pronto,
no sé donde,
no conozco la historia que me trajo hasta aquí.

LE REVEIL D'UN NOMADE

I

Une voiture seule sur la route.

C'est le bleu violacé des petits matins
par temps difficile.
Rien que des ombres pour l'instant
les pins sur la colline
et dans l'air la neige silencieuse,
son empreinte de douleur amortie.

La nuit se défait
comme du papier à lettres dans l'eau d'une rivière.

Des chansons qui épousent
le cœur, des infos à la radio,
des routes barrées
et la peur qui demande
où rentrer, quelle est la flamme qui s'est allumée pour moi.

La voiture seule sur la route
en un instant plein de beauté et de mort,
pendant que la neige recouvre les derniers regards
et que la lumière se décide
à partager son voile avec mes yeux.

2

C'est un désert de vitres brisées
et la lumière de mars enveloppe la voiture
en respirant comme un animal endormi.

Je me réveille d'un coup,
je ne sais où,
je ne connais pas l'histoire qui m'a amené jusqu'ici.

Un horizonte de pasiones tristes
dibuja débilmente su destino.
Al fondo tiembla el día
en la violeta humilde de los primeros barrios.

Poco a poco recuerdo situaciones,
palabras,
desafíos.

El sol, que lo ve todo, me comprende.

Y cuando el coche parte la mañana
con la respiración de un animal en celo,
tienen una sonrisa para mí
la luz de marzo,
los cristales rotos,
la humilde soledad del horizonte.

Un horizon de passions tristes
dessine faiblement son destin.
Au fond tremble le jour
sur l'humble violette des premiers quartiers.

Peu à peu je me remémore situations,
mots,
défis.

Le soleil, qui voit tout, me comprend.

Et lorsque la voiture fend le matin
en respirant comme un animal en rut,
ont un sourire pour moi
la lumière de mars,
les vitres brisées,
l'humble solitude de l'horizon.

EL LECTOR

Al volver,
burocráticos hombres con cartera
descansan un momento.
Hay un rumor de luces suspendidas,
una dispersa claridad de voces,
y en la tarde se abren
los pájaros en fuga,
el coro de las madres y de las bicicletas,
un músico ambulante.
La vida rutinaria es esta mansedumbre
de gente que se llama, se besa, se despide,
mientras el sol incendia las fachadas
y se apaga en el agua de la fuente,
en la botella del mendigo.

Está la plaza llena todavía.
Desde el balcón, sentado con un libro,
comparto en soledad la jubilosa
caída de la tarde.
Después habrá un misterio en cada esquina,
un silencio de tilos y de sombras.
Descenderá la noche
saltando como un gato de ojos brillantísimos
y por el decorado de la plaza,
lejos ya del rumor de los talleres,
veré cruzar extrañas siluetas,
un loco en su caballo,
un monarca asesino,
una mujer adúltera de sueños descompuestos,
el sabio que ha vendido su alma, detectives
cargados de derrota,
piratas infernales
y también
burocráticos seres con cartera
que esconden en su vida rutinaria

LE LECTEUR

En rentrant,
 des hommes de bureau avec leurs serviettes
 se reposent un instant.
 Il y a une rumeur de lumières suspendues,
 une clarté éparse de voix,
 et l'après-midi on voit s'ouvrir
 les oiseaux en fuite,
 le chœur des mères et des bicyclettes,
 un musicien ambulante.
 La vie routinière est cette mansuétude
 de gens qui s'appellent, s'embrassent, se disent au revoir,
 lorsque le soleil enflamme les façades,
 et s'éteint dans l'eau de la source,
 dans la bouteille du mendiant.

La place est encore bondée.
 De mon balcon, assis avec un livre,
 je partage dans ma solitude la joyeuse
 tombée du jour.
 Ensuite il y aura un mystère à chaque coin de rue,
 un silence de tilleuls et d'ombres.
 La nuit descendra
 en sautant comme un chat aux yeux très brillants
 et à travers le décor de la place,
 déjà loin de la rumeur des ateliers,
 je verrai passer d'étranges silhouettes,
 un fou à cheval,
 un monarque assassin,
 une femme adultère aux rêves décomposés,
 le sage qui a vendu son âme, des détectives
 qui cumulent des défaites,
 des pirates infernaux,
 mais aussi
 des créatures de bureau avec des serviettes
 qui cachent dans leur vie routinière

un estrangulador
un resistente
de guerras y ciudades sometidas
o tal vez un poeta.

En mitad de la plaza hay alguien que se vuelve
y levanta los ojos
para buscar la luz en mi ventana,
el faro de la noche y sus fantasmas.

un étrangleur
un résistant
des guerres et des villes assiégées
ou peut-être un poète.

Au centre de la place, quelqu'un se retourne
et lève les yeux
à la recherche de la lumière à ma fenêtre,
du phare de la nuit et de ses fantômes.

FIGURA SIN PAISAJE

He vendido mi alma dos veces al diablo,
por monedas de niebla y curso clandestino
en países que nadie se ha atrevido a fundar.

Un realista que vive el mundo de los sueños,
un soñador que quiere vivir la realidad.

Mal destino es el tuyo.

Así te va.

FIGURE SANS PAYSAGE

J'ai vendu mon âme à deux reprises au diable,
contre une monnaie de brume au cours clandestin
dans des pays que personne n'a osé fonder.

Un réaliste qui vit le monde des rêves,
un rêveur qui veut vivre la réalité.

Mauvaise destinée que la tienne.

Voilà ce que tu récoltes.

EL INSOMNIO DE JOVELLANOS

Castillo de Bellver, 1 de abril de 1808.

Porque sé que los sueños se corrompen,
he dejado los sueños.
El mar sigue moviéndose en la orilla.

Pasan las estaciones como huellas sin rumbo,
la luz inútil del invierno,
los veranos inútiles.
Pasa también mi sombra,
se sucede por el castillo solitario,
como la huella negra que los años y el viento
han dejado en los muros.
Estaciones, recuerdos de mi vida,
viene el mar y nos borra.

El mar sigue moviéndose en la noche,
cuando es sólo murmullo repetido,
una intuición lejana que se encierra en los ojos
y esconde en el silencio de mi celda
todas las cosas juntas,
la cobardía, el sueño, la nostalgia,
lo que vuelve a la orilla después de los naufragios.

Al filo de la luz, cuando amanece,
busco en el mar
y el mar es una espada
y de mis ojos salen
los barcos que han nacido de mis noches.
Unos van hacia España,
reino de las hogueras y las supersticiones,
pasado sin futuro
que duele todavía en manos del presente.

El invierno es el tiempo de la meditación.

L'INSOMNIE DE JOVELLANOS

Château de Bellver, 1^{er} avril 1808

Sachant que les rêves se corrompent,
j'ai renoncé aux rêves.
La mer poursuit son mouvement sur le rivage.

Les saisons passent comme des traces sans cap,
la lumière inutile de l'hiver,
les étés inutiles.
Mon ombre passe aussi, elle se succède
dans le château solitaire,
comme la trace noire que les années et le vent
ont laissé sur les murs.
Saisons, souvenirs de ma vie,
la mer arrive et nous efface.

La mer poursuit son mouvement dans la nuit,
quand elle n'est que murmure répété,
intuition lointaine contenue dans les yeux
qui cache dans le silence de ma cellule
l'ensemble des choses,
la lâcheté, le rêve, la nostalgie,
ce qui revient sur le rivage après les naufrages.

Sur le tranchant de la lumière, quand le jour se lève,
je fouille dans la mer
et la mer est une épée
et de mes yeux sortent
les bateaux nés de mes nuits.
Certains vont vers l'Espagne,
royaume des bûchers et des superstitions,
passé sans futur
dont la douleur persiste entre les mains du présent.

L'hiver est le temps de la méditation.

Otros barcos navegan a las costas de Francia,
allí donde los sueños se corrompen
como una flor pisada,
donde la libertad
fue la rosa de todos los patíbulos
y la fruta más bella se hizo amarga en la boca.

El verano es el tiempo de la meditación.

Y el mar sigue moviéndose. Yo busco
un tiempo mío entre dos olas,
ese mundo flexible de la orilla,
que retiene los pasos un momento,
nada más que un momento,
entre la realidad y sus fronteras.

Lo sé,
meditaciones tristes de cautivo...
no sabría negarlo.
Prisionero y enfermo, derrotado,
lloro la ausencia de mi patria,
de mis pocos amigos,
de todo lo que amaba el corazón.

En el mismo horizonte
del que surgen los días y la luz
que acaricia los pinos y calienta mi celda,
surgen también la noche y los naufragios.
Mis días y mis noches son el tiempo
de la meditación.

Porque sé que los sueños se corrompen
he dejado los sueños,
pero cierro los ojos y el mar sigue moviéndose
y con él mi deseo
y puedo imaginarme

D'autres bateaux font route vers les côtes de France,
là où les rêves se corrompent
comme une fleur foulée au pied,
où la liberté
fut la rose de tous les échafauds
et où le plus beau fruit devint amer en bouche.

L'été est le temps de la méditation.

Et la mer poursuit son mouvement. Moi, je cherche
un temps à moi entre deux vagues,
ce monde flexible du rivage,
qui retient les pas pour un temps,
juste un temps,
entre la réalité et ses frontières.

Je sais,
des méditations tristes de captif...
je ne saurais le nier.
Prisonnier et malade, en déroute,
je pleure l'absence de ma patrie,
du peu d'amis que j'ai,
de tout ce qu'aimait mon cœur.

De ce même horizon
d'où surgissent les jours et la lumière
qui caresse les pins et réchauffe ma cellule,
surgissent aussi la nuit et les naufrages.
Mes jours et mes nuits sont le temps
de la méditation.

Sachant que les rêves se corrompent
j'ai renoncé aux rêves,
mais je ferme les yeux et la mer poursuit son mouvement
emportant avec elle mon désir
et je peux imaginer

mi libertad, las costas del Cantábrico,
los pasos que se alargan en la playa
o la conversación de dos amigos.

Allí,
rozadas por el agua,
escribiré mis huellas en la arena.
Van a durar muy poco, ya lo sé,
nada más que un momento.

El mar nos cubrirá,
pero han de ser las huellas de un hombre más feliz
en un país más libre.

ma liberté, les côtes cantabriques,
les pas allongés sur la plage
ou la conversation entre deux amis.

Là,
frôlées par l'eau,
j'écirai mes traces sur le sable.
Elles y resteront très peu, je le sais bien,
juste un moment.

La mer nous recouvrira,
mais ce seront les traces d'un homme plus heureux
dans un pays plus libre.

ΕΠÍΛΟΓΟ

EPILOGUE

POÉTICA

A Père Rovira

Río seco,
silencio que bordea la puerta de mi casa.

En el cauce de piedras estancadas
se levanta la hierba,
aparecen objetos sorprendidos,
mundos sin nombre,
vida que se confunde con la muerte.
Pero hay tardes ambiguas que me llevan
hasta el cauce del río,
y entre las piedras fluye
el agua imaginada de la luz
deshaciéndose.

Quizás...,
tal vez por eso,
alguien plantó los árboles enfrente,
vinieron labios jóvenes,
bancos humanizados por la sombra.
Y sobre el cauce vuelan muchas tardes
pájaros y miradas, solitarios
rostros que se persiguen en el agua,
buscando un tiempo vivo y detenido,
una memoria
en la que sujetarse.

Yo no le debo besos,
pero quise deberle este poema.

POÉTIQUE

À Père Rovira

Rivière sèche,
silence qui borde la porte de chez moi.

Dans le lit de pierres stagnantes
l'herbe s'élève,
des objets surpris apparaissent,
des mondes sans nom,
vie que l'on confond avec la mort.
Mais certains après-midis ambigus me conduisent
vers le lit de la rivière,
et alors coule entre les pierres
l'eau imaginée de la lumière
qui se défait.

Peut-être...,
pour cette raison, qui sait,
quelqu'un a planté les arbres en face,
sont arrivés des lèvres jeunes,
des bancs humanisés par l'ombre.
Et souvent l'après-midi, au-dessus du lit, volent
des oiseaux et des regards, de solitaires
visages qui se poursuivent sur l'eau,
en quête d'un temps vivant et en suspens,
une mémoire
à laquelle s'agripper.

Je ne lui dois pas de baisers,
mais j'ai souhaité lui devoir ce poème.

POÈMES



POEMAS

38 *LAS RAZONES DEL VIAJERO*

44 *EN OTRA EDAD*

46 Fotografías veladas de la lluvia

52 Unas cartas de amor

56 Nuestra noche

58 Enero

60 Ciudad

62 Los viajes

64 Escala en barajas

66 Los espejos

68 Noche de nieve

70 Habitación 219

74 Primer día de vacaciones

78 *EN OTRO AMOR*

80 Dedicatoria

82 Canción de brujería

84 Life vest under your seat

86 Octubre

88 El amor difícil

90 Garcilaso 1991

92 Aunque tú no lo sepas

94 Tantas veces el mundo

98 Mujeres

100 Afirmación

LES RAISONS DU VOYAGEUR 39

	<i>À UN AUTRE ÂGE</i>	45
Photographies voilées de la pluie		47
Des lettres d'amour		53
Notre nuit		57
Janvier		59
Ville		61
Les voyages		63
Escale à barajas		65
Les miroirs		67
Nuit de neige		69
Chambre 219		71
Premier jour de vacances		75

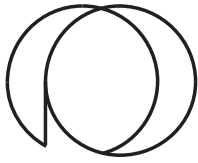
	<i>DANS UN AUTRE AMOUR</i>	79
	Dédicace	81
	Chanson de sorcellerie	83
	Life vest under your seat	85
	Octobre	87
	L'amour difficile	89
	Garcilaso 1991	91
	Même si tu ne le sais pas	93
	Tant de fois le monde	95
	Femmes	99
	Affirmation	101

102	<i>EN OTRO TIEMPO</i>
104	En llamas
106	Historia de un teléfono
110	El poder envejece
112	Compañero
114	Después de cinco años
118	El despertar de un nómada
122	El lector
126	Figura sin paisaje
128	El insomnio de Jovellanos

134	<i>EPÍLOGO</i>
136	Poética

<i>À UNE AUTRE ÉPOQUE</i>	103
En feu	105
Histoire d'un téléphone	107
Le pouvoir fait vieillir	111
Camarade	113
Cinq ans plus tard	115
Le reveil d'un nomade	119
Le lecteur	123
Figure sans paysage	127
L'insomnie de Jovellanos	129

<i>EPILOGUE</i>	135
Poétique	137



LUI GARCÍA MONTERO

CHAMBRE À PART

Ton authentique, puissante nostalgie, émotion délicate qui ne hausse pas la voix, poésie épurée, tempérée, *Chambre à part* est l'œuvre d'un poète jeune mais déjà reconnu. La poésie de Luis García Montero dessine une des tendances les plus riches de la lyrique espagnole contemporaine, ce courant que l'on a appelé poésie de l'expérience. Nous pourrions également l'appeler poésie de la vie, poésie qui s'attache à explorer les réalités de tous les jours, bordés d'un côté par le merveilleux et d'un autre par le quotidien. C'est un livre rempli d'émotions dans lesquelles, j'en suis persuadé, les jeunes vont se reconnaître. Mais pas seulement eux, nous pouvons tous nous reconnaître à de nombreux moments de ce livre écrit en vers limpides et à la fois intelligents.

Octavio Paz

info@editionSORBISTERTIUS.com

www.editionSORBISTERTIUS.com